



s sont pour des maisons, soit de ville
gne; les *fermages* proprement dits, sont
res, prés, vignes, bois, & pour les
i servent à l'exploitation de ces sortes
On peut stipuler la contrainte par corps
s; au lieu qu'on ne le peut pas pour
proprement dits. Le propriétaire d'une
privilege sur les fruits pour les *fer-*
me que le propriétaire d'une maison
sur les meubles pour les loyers. Le
donne point de privilege pour les
meubles du fermier. L'article 171
le Paris donne privilege pour les
les fruits que sur les meubles; &
t commune à toutes les coutumes
e contraire.

pour les *fermages* à lui dus, est
es simples créanciers, quoi-
ntérieure à la sienne. Son pri-
lement pour l'année courante,
ages précédens; il est même
is quand il se trouve en con-
réance, il n'est préféré que
Voyez LOYER, PROPRIÉ-

ene, usité dans les coutumes
signifie *caution* ou *fidéjus-*
u'il est employé, titre 32
ais dans les titres 2, 5 & 7,
alères, des officiers de
les, messagers & dégans.
t des espèces de syndics

T R O I S A N S

D E L A V I E

E T D E S V O Y A G E S

D U

VALAISAN BERNARD M***

TROIS ANS

DE LA VIE

ET DES VOYAGES

D U

VALAISAN BERNARD M***

O U

LES PLUS COURTES FOLIES SONT
LES MEILLEURES.

TOME SECOND

~~~~~  
A PARIS,

Chez JUSSERAUD, Libraire, rue de la  
Vieille-Bouclerie, n. 132.



AN XII. — ( 1804 ).



---

---

TROIS ANS  
DE LA VIE  
ET DES VOYAGES  
D U

VALAISAN BERNARD M\*\*\*

---

CHAPITRE ONZIÈME.

---

*Vogue la galère !*

LES fumées du vin m'avaient un peu monté à la tête , et , sans faire beaucoup de réflexion sur le sort qui m'était réservé , je m'étais endormi profondément. Je ne fus réveillé que lorsque la voiture s'arrêta à la porte d'une auberge,

*Tome II.*

A

dans une ville que je ne connaissais pas : nous mêmes pied à terre ; mes compagnons demandèrent une chambre , et lorsque nous y fûmes : Vous êtes sans doute un peu surpris , me dirent-ils , de la brusquerie de votre départ de Gotha ? cela tient aux principes de notre ordre , qui veut que ses décisions soient exécutées avec la plus grande promptitude. Vous savez que le premier point des instructions que vous avez reçues est de vous rendre à Pétersbourg ; vous allez donc suivre cette direction et vous porter d'ici sur Hanôvre , Hambourg et Lubeck , où vous vous embarquerez pour la capitale de la Russie ; vous continuerez votre voyage en poste , comme nous l'avons commencé. L'ordre vous donne la voiture dans laquelle nous sommes venus jusqu'ici : elle est remplie de tout ce qui peut vous être nécessaire ou

agréable pendant votre voyage , et de tous les effets dont vous pourrez avoir besoin pour votre personne. De plus , voilà deux cents ducats en or qui sont plus que suffisans pour vous mener jusqu'à Pétersbourg , et une lettre-de-change de cinq cents ducats , que vous toucherez dans cette place. On pourvoira constamment de même à votre bien - être ; mais vous savez à quelles conditions. Nous vous exhortons encore à les remplir , et nous ne doutons pas que vous le fassiez. Notre mission à votre égard se termine ici : nous allons vous quitter ; nous vous souhaitons un heureux voyage : rien ne vous oblige à le poursuivre maintenant avec trop de précipitation : il vous est libre d'employer quelques jours à voir à votre aise les pays que vous parcourerez. Adieu : Souvenez - vous que nous sommes

frères : aimez - nous toujours comme tels.

Ils m'embrassèrent en achevant ses paroles , et se séparèrent de moi. Nous nous étions raffraîchis : les chevaux étaient prêts : ils avaient fait venir une voiture de la poste , ils s'y embarquèrent , et moi dans la mienne , et me voilà emporté sur la route d'Hanovre , et livré seul à toutes mes réflexions.

Elles furent telles qu'on pouvait les attendre d'un jeune homme comme je l'étais alors. Je ne pensai ni aux dangers ni aux malheurs auxquels m'exposait la secte qui m'avait agrégé , en me chargeant de l'épineuse commission de répandre ses principes. Je ne considérai point non plus combien ses vues étaient coupables , et combien je pouvais le devenir en y coopérant. Je m'arrêtai encore moins sur le poids des

chaînes que je venais de me donner , et qui pouvaient compromettre le repos entier de ma vie. Je ne vis que mes sept cents ducats , ma chaise de poste , et sur-tout le bonheur de jouer le rôle d'un homme important. Ce fut dans ses heureuses dispositions que j'arrivai à Hanovre : c'était un dimanche ; il faisait le plus beau jour ; toute la ville était dans les rues ou aux fenêtres. Mon postillon fit un fracas d'enfer : les regards se tournaient en foule vers moi : j'étais aux anges. Tantôt je m'avançais hors de la portière de ma voiture , pour me faire admirer , et tantôt réfléchissant qu'il ne fallait pas prodiguer ma personne , je me renfonçais de l'air le plus grave et le plus digne. Nous arrivons au grand trot droit à l'hôtel d'Angleterre : deux kellers lestes et bien tournés , en veste courte , beau

linge , culotte colante , et bas de soie blancs , viennent des deux côtés me prendre par-dessous le bras. C'est incroyable comme on se rompt facilement aux manières d'un grand seigneur. J'avais à la vérité sept cents ducats , mais je descendis de ma voiture avec la pesanteur d'un mylord chargé de cent mille livres sterling de rente. Le maître de la maison , en habit brun à boutons d'or , veste , culotte et bas de soie noirs , larges boucles d'argent , toupet crépé , carré et poudré à frimat , vint me recevoir avec empressement , et me demanda comment je voulais être logé. Un signe de tête d'indifférence annonçant que cela ne se demandait pas , et que je prétendais l'être bien , il ordonna qu'on me conduisît au n°. 5 , dans la chambre de damas vert. On m'instale , on m'apporte , pour me rafraîchir , des



biscuits et du vin du Rhin ; j'en fais usage. Pendant ce tems arrivent mes malles et mes paquets ; je ne les avais pas ouvert encore , je m'empresse de le faire , et j'y trouve effectivement un bon fonds d'habits et de linge. Je demande un perruquier , qui passe trois quarts d'heure à me fondre dans la tête un pot de pommade et une livre de poudre ; il me fait une queue de deux pouces de diamètre , et l'orne d'un flot de rubans qui me cache la moitié du dos. Je m'habille ; je fais venir un chapelier qui me couvre le chef d'un énorme chapeau. Je sors fier comme un prince , et convaincu que la ville d'Hanovre a vu rarement dans ses murs un homme d'aussi bonne mine que moi.

Je parcourus avec plaisir la jolie ville de Hanovre , où je remarquai un heu-

reux mélange de cette propreté recherchée, attribut caractéristique des nations germaniques qui habitent la lisière de la mer du Nord, depuis la Frise au Mecklenbourg, et en même-tems d'une libéralité dans la dépense que les Hanovriens tiennent probablement des Anglais leurs dominateurs. J'allai à la promenade publique, dont j'admirai la plantation simple et naturelle, et les eaux fraîches qui l'environnent. J'y vis le monument élevé à la gloire du poète Lessing qui était Hanovrien ; mais j'y vis, avec plus d'intérêt encore un rassemblement de femmes charmantes, dont la carnation de lys et de roses excitaient vivement l'appétit de mes sens toujours tumultueux. Ces femmes n'ont de défaut que d'être trop blondes et toutes blondes. Unies aux hommes du midi, il en résulterait, selon toute apparence,

une race remarquable par sa beauté. Je suis persuadé qu'elles ne craindraient point ce mélange ; car je doute qu'elles soient très-contentes des fades Allemands du Nord.

Néanmoins je ne sais comment il se fit que , malgré mon empressement à me faire remarquer , je ne pus fixer l'attention d'aucune de ces belles blondines , et que je m'en revins à l'auberge assez mécontent de ma soirée. On me servit un soupé délicieux , de la main d'un cuisinier français , aussi renommé à Hanovre qu'ils le sont ailleurs. Je couchai dans un lit bien mollet ; mais le lendemain , pour mon repas , ma nuit , et un assez mince déjeuner , on me demanda trois ducats. Ce n'est que depuis lors que j'ai su que c'était cher ; car , dans ce moment , cela me parut fort raisonnable , et je trouvais d'ailleurs

une différence si prodigieuse de trois ducats à sept cents, que je n'imaginai pas voir jamais tarir ma bourse. En sortant d'Hanovre, je fus frappé d'un singulier contraste. La porte par laquelle on entre dans cette ville, depuis Gottinque, est encore assise sur un terrain solide, compact, fertile et même montueux ; car la chaîne de montagnes, qui, d'un côté, tient aux Ardennes, et de là coupent la Westphalie et les deux Saxes par leur centre, va s'unir à la partie élevée de la Bohême ; cette chaîne, dis-je, s'abaisse insensiblement, et vient mourir à la latitude où est placée Hanovre. Mais immédiatement au-delà de cette ville, on trouve un terrain de sables et de landes, qui s'étend sans interruption, jusqu'aux mers du Nord et Baltique, dans une profondeur de plus de quarante lieues, et forme le long de

ces mers une lisière qui se prolonge de l'extrémité de la Prusse orientale au nord de la Hollande , en présentant par-tout des traces non-équivoques d'un sol que la terre a repris sur la mer , à une époque qui n'est peut-être pas très-reculée , comparativement à l'antiquité du monde. Ce gain de l'élément solide sur le liquide devient tous les jours plus sensible dans ces parages. Tous les jours les côtes des pays baignés par la mer Baltique , s'élargissent ; la multitude d'isles , de rochers , d'écueils , de bancs de sable dont ces mers sont parsemées , annoncent que leurs bassins se comblent rapidement ; et peut-être pourrait-on assigner le temps où des prairies et des bois occuperont la place des vagues tumultueuses , où l'on entendra le bêlement des brebis et le chant des oiseaux au-dessus des abymes pou-

plées maintenant par le poisson matériel et vorace.

Ce tableau est celui que présente la grande étendue de pays dont je viens de parler , et que je parcourais alors entre Hanovre et Hambourg. Tout ce terrain est sabloneux. Dans les parties découvertes , quelques mauvaises herbes ont percé cette couche de sable et fournissent au bétail une maigre subsistance ; par-ci , par-là des champs de bled sarrazin , seule culture de ces contrées , ne donnent pas à l'homme une meilleure nourriture. Dans les parties boisées , la superficie du sol est d'un sable fin et jaunâtre , qui étouffe les herbes et les broussailles , et ne laisse passer que des sapins , des bouleaux vigoureux et bien élancés , et des chênes d'une hauteur et d'une grosseur admirables , dont la belle verdure tran-

admirables che

che merveilleusement avec la couleur du sol qui les porte et les nourrit. On est étonné de voir sortir cette belle végétation d'une terre qui paraîtrait devoir être frappée de stérilité, et l'on ne sait comment elle fournit à la substance de ces beaux arbres , et se refuse à celle de végétaux bien moins exigeans. Mais la nature prétend-elle que l'homme puisse l'expliquer , et ne prend-elle pas soin au contraire de dérouter à tous pas ses plus brillans systèmes ?

Les maisons des paysans hanôvriens sont de grandes charpentes en forme de carrés longs , dont les intervalles sont bouchés par un ciment de paille hachée et mêlée avec de l'eau et du sable. Elles sont couvertes en chaume. L'intérieur de ces cabanes est l'arche de Noé. Aucune cloison n'en coupe l'étendue. Vous trouvez d'abord le ma-

refluer en elle tous les canaux de la richesse artificielle, et contraindre ensuite la terre qui l'environne à s'en contenter comme de sa richesse propre. A force d'art et d'industrie les Hambourgeois ont couvert leur territoire de campagnes charmantes. La vue d'Altona, ville danoise ; et de ses environs, n'est pas moins jolie. Le nom de cette ville, en allemand du Nord ou *plat allemand*, signifie *trop près* ; c'est un mal effectivement pour Hambourg d'avoir presque à sa porte une ville étrangère qui s'engraisse à ses dépens. Je ne sais cependant pas si les Hambourgeois seraient devenus plus gras en cas qu'Altona n'eût pas été bâtie. Depuis le porte-faix jusqu'au plus riche banquier, il est difficile d'être mieux nourri que ne l'est ce bon peuple ; et d'avoir plus de moyen de se bien nourrir. En en-



trant à pleines voiles dans le port d'Hambourg , on découvre avec une satisfaction incroyable , sur-tout quand on l'éprouve pour la première fois , des vaisseaux où flottent les pavillons de toutes les nations du monde ; d'autres qui partent à l'instant même pour les contrées les plus éloignées ; d'autres qui reviennent des antipodes , nous apportant des productions ou des jouissances qu'en vain la nature a voulu nous défendre. A peine a-t-on mis pied à terre , que de vigoureux porte-faix , munis d'un privilège exclusif , s'emparant de vos effets : quelques lourdes que soient vos malles , ils les chargent comme des plumes sur de larges brouettes qu'ils appellent *karethe* , et poussant rapidement ces fardeaux avec leurs bras robustes , pressant de leurs jarrets nerveux un pavé glissant , ils

vont , sans faire un faux pas , au travers de rues étroites et de mille obstacles , jusqu'à l'auberge que vous leur indiquez.

Arrivé là , vous entrez dans le grand vestibule fermé qui précède toutes les maisons d'Hambourg , et qui sert tout à-la-fois de pièce de distribution , d'antichambre , de garde - meuble , de magasin , de salle à manger d'été et de remise. On y dépose vos balots , l'hôte arrive , et vous faites sur-le-champ un marché par jour , avec lui , pour votre nourriture et votre logement. Quand votre chambre est désignée , on hisse vos malles à l'étage que vous devez occuper , car le vestibule monte jusqu'au toit. Dès que vous êtes établi , il se présente un domestique de louage , meuble nécessaire dans un dédale comme la ville d'Hambourg. Commu-

nément on mange à table d'hôte : le repas va bien jusqu'au dessert, qui, dans quelque saison que ce soit, est toujours composé de beurre salé et de fromage de Hollande.

Je passai quatre jours à Hambourg, non pas à voir la ville en elle-même, qui est horriblement bâtie, remplie de rues étroites et de canaux fétides, mais à courir les spectacles, les promenades, les lieux circonvoisins, et à contempler en général l'air de vie et d'opulence que présente cette place et tout ce qui l'entoure. Je vendis ma voiture à Hambourg, et je partis pour Lubeck dans un chariot de poste. Les sénats de ces deux villes, chacun sur leur territoire, ont fait paver à grands frais la route qui les sépare; mais les entrepreneurs des diligences d'Hambourg n'ont pas imaginé pour cela de faire

suspendre leurs voitures. Ce sont tout bonnement des planches de sapin clouées sur des brancards , avec des bancs à dessus de cuir , bourrés d'étoupes , placés les uns derrière les autres , de manière à asseoir vingt personnes , le tout recouvert quelquefois d'une grande toile cirée , et plus souvent encore de rien. On n'a pas d'idée des bonds que le pavé fait faire aux malheureux voyageurs dans des voitures de cette espèce. Rien n'est plus plaisant que de voir quinze ou vingt personnes enlevées tout d'un tems , retombant à faux les unes sur les autres , se cassant les os du croupion , jurant et tempêtant du mal que cela leur cause , pendant l'espace de seize lieues , et sans que les postillons impitoyables , enchantés du fracas que fait leur voiture , cessent un instant d'aller au grand trot. Je plaignais

sur-tout le derrière délicat de quelques femmes que nous avions avec nous, et toutes les contusions faites à ces belles fesses me paraissaient autant d'outrages à la nature et à l'amour.

J'avais entr'autres une jolie voisine que les sauts faisaient crier si fort, que je n'avais pas pu m'empêcher de passer un bras autour d'elle pour la soutenir. Elle m'avait su gré de mon attention, et s'était appuyée avec complaisance contre moi pendant toute la route. Cette position nous avait électrisés. Je n'étais pas difficile à mettre en mouvement : les Allemandes ont cela de délicieux qu'elles s'électrisent volontiers, de sorte que nous n'étions pas arrivés à Lubeck, que déjà plusieurs baisers avaient payé le prix de ma peine. Cependant j'eus beau faire le soir et les jours suivans pour pousser plus loin l'aventure, il

me fut impossible de réussir , et la belle se montra aussi difficile qu'elle avait d'abord paru compâtissante. Elle se réservait probablement pour une meilleure occasion. Nous devions aller ensemble à Pétersbourg ; ( car bientôt nous nous étions mis dans la confiance mutuelle de nos destinées et de nos projets ). C'était une demoiselle d'Hannovre, qui allait à Pétersbourg pour être la gouvernante des enfans d'une princesse. Elle n'avait que vingt ans , était fraîche comme une rose , cheveux et sourcils d'un beau blond , et des yeux bleux , tendres et voluptueux au possible. Rien n'était doux comme un baiser sur sa peau douce et veloutée. Elle avait le plus beau bras , la main la plus blanche et la plus potelée qu'il fût possible de voir. J'étais enchanté d'avoir une telle compagne , et je me promettais

bien d'être un peu plus heureux sur mer que sur terre , ce qui me consolait de ses rigueurs. Nous passâmes deux jours à Lubeck sans ennui , parce que nous étions occupés l'un de l'autre. Il en fut de même à Travelmand , port lubeckois , où nous allâmes chercher le vaisseau qui devait nous porter à Pétersbourg. Enfin , après avoir fait une provision de sucre , de syrops , de chocolat , de citrons , d'oranges , de vin doux , de saucissons , de pâtés froids et de liqueurs , nous nous embarquâmes par un vent de sud-ouest excellent , sur le vaisseau marchand la Capricieuse , capitaine Kröning , et nous cinglâmes à pleines voiles vers la somptueuse capitale du formidable empire où je me rendais avec d'autant plus de satisfaction , que je me croyais destiné à y jouer un grand rôle.

## CHAPITRE XII.

*Le bonheur et puis la mort.*

---

CE fut avec transport que je vis pour la première fois le coup-d'œil de la mer. Quelque différence qu'il y ait entre la Baltique et l'Océan, il suffit qu'à une certaine hauteur on y perde entièrement la terre de vue, pour qu'elle donne une idée complète de ce terrible et magnifique élément. Le vaisseau que nous montions était un bâtiment marchand à deux mâts, bon voilier, et qui fendait l'onde avec une légèreté que je ne me lassais pas d'admirer. Les deux premiers jours nous fûmes servis d'un vent assez fort pour donner à

notre



notre marche toute la rapidité désirable , et pas assez pour une tourmente. Les vagues émues , mais sans fureur , se soulevaient , s'entrechoquaient , se confondaient en jetant une écume blanchissante que les rayons d'un beau soleil rendaient plus brillante que le diamant. L'air était vif et pur. Je ne fus pas assez incommodé de la mer pour perdre l'appétit ; et , dans le début du voyage , les vivres étant abondans , notre capitaine , imprévoyant , amateur de bonne-chère et buveur comme tous les marins , nous régala d'une grande manière. La manœuvre du vaisseau , sa construction , tous les détails qu'il renferme , furent pour moi le sujet de questions interminables. Je possédais assez d'Allemand pour les faire ; mais notre Patron n'était pas assez initié dans l'art nautique pour y répondre.

Bornés à la navigation de la Baltique ; les bons Lubeckois ne se cassent pas la tête dans de profondes théories , quand la routine peut les conduire. Il y en a qui ne savent pas consulter leur carte ; mais ils sont d'ailleurs si sujets à la *perdre* , qu'autant vaudrait qu'ils n'en eussent point.

La Baltique est évidemment un vestige de la grande mer qui a couvert jadis la Scandinavie et la Russie , soit par l'effet de la disposition primitive du globe , soit par le déluge. J'ai déjà dit qu'elle tendait à se combler et à se transformer en continent ; et , véritablement elle n'est navigable sans danger , que dans un canal , dont la plus grande largeur est à peine de six lieues , et qui occupe à-peu-près le centre de cette mer. Ce canal est destiné à devenir un fleuve qui arrosera

dans sa longueur cette future contrée ,  
 ou qui peut-être , faute d'écoulement ,  
 ne formera qu'un lac comme ceux  
 qui remplissent encore la Russie , la  
 Norvège et la Suède. En attendant  
 que mes prédictions se vérifient , j'ai  
 joui de la Baltique comme mer. J'ai vu  
 par des momens de calme , de nom-  
 breux coquillages se mouvoir dans son  
 sein en figures singulièrement variées.  
 J'ai vu le chien marin se jouer à la  
 surface de ses ondes. J'ai mangé le  
 délicieux esturgeon , le saumon ferme  
 et appétissant , et la multitude d'autres  
 poissons qu'on y pêche. Nos neveux  
 se régaleront un jour du coq de bruyère  
 et de la bécassine que produiront ses  
 landes et ses marais.

Nous nous trouvions seuls passagers  
 du vaisseau , ma belle Hanovrienne et  
 moi ; et , pour toutes sortes de raisons ,

nous étions les seuls qui pussions mutuellement nous entendre. Ce rapport , joint à l'intimité du genre de vie que l'on mène sur un bâtiment , avait établi entre nous , en sus de l'amour , la plus entière confiance.

On n'est pas plus aimable que ne l'était Hélène. Son esprit et sa charmante figure n'étaient rien peut-être à côté de sa sensibilité et d'un certain *laissez aller* , provenant de la douceur et de la facilité d'un tendre cœur , qui est bien tout ce que je connais de plus délicieux dans une femme. Que l'on ne croie point que ce trait de son caractère nuisit à sa vertu. Elle était au fond de son ame ; et quel est l'homme ingrat et dépravé , qui , ayant étudié les femmes, osera dire quel écart d'un cœur entraîné par l'amour , soit chez ce sexe enchanteur, une preuve de corruption ?

Je n'avais pas pu m'empêcher de compter à Hélène le sujet de mon voyage à Pétersbourg : malgré sa jeunesse et son inexpérience, elle en avait frémi, et elle me montrait sur les engagements que j'avais contractés avec tant de légèreté, des inquiétudes qui m'en donnaient beaucoup à moi-même. Ces anxiétés n'étaient au reste chez moi que passagères ; les espérances que ma folle imagination me faisait concevoir sans cesse, les calmaient, et puis je les oubliais dans mes conversations amoureuses avec Hélène. J'étais épris pour la première fois. Ma grande familiarité avec ma petite cousine Marianne, et cette connaissance qui datait de nos premiers ans, n'avaient pas été favorables aux sentimens de l'amour proprement dit, qui naît d'un certain prestige, et qui a besoin d'en être sou-

tenu. J'étais aimé d'Hélène aussi vivement que je l'aimais. En vain l'on tonnera contre cette passion qui a fait tant de victimes sur la terre , il est certain du moins que , quand on n'a pas encore éprouvé ses malheurs , et qu'on ne connaît que ses charmes , la vie des dieux , s'ils sont privés de l'amour , n'a pas les délices de celle de l'homme.

Depuis cinq jours nous avions la navigation la plus heureuse , quand , dans la nuit du sixième , un orage se manifesta. Déjà le vent était devenu plus impétueux , les vagues avaient fait entendre leurs mugissemens , le roulis du vaisseau avait triplé de force , lorsqu'enfin la nature , semblant s'exciter elle-même et se complaire dans le désordre , donna l'essor au plus effroyable tapage. La foudre étincelle dans la nue ; tous les vents se déchainent ; la

mer , piquée d'émulation , ne prétend pas le céder en fureur aux autres éléments ; elle enlève à une hauteur prodigieuse notre vaisseau devenu son misérable jouet , et le précipite ensuite comme dans un abyme où il est menacé d'être englouti. Tremblans et consternés , le capitaine , le pilote et les matelots éprouvent à l'envie les uns des autres toutes les angoisses de la peur , et n'imaginent presque pas d'autre remède au mal que des lamentations. Ils essayent encore quelques manœuvres ; elles sont sans effet : bientôt ils abandonnent jusqu'au gouvernail ; ils n'ont plus la force de faire jouer la pompe , et , renfermés dans leur cahute , ils se livrent à la merci des flots , attendant la mort , bien plus par la frayeur qu'elle leur inspire que par résignation.

Pendant ce tems , on nous avait re-

légué, Hélène et moi , dans la chambre du capitaine ( qui était aussi la nôtre et la seule du vaisseau ), et l'on en avait hermétiquement fermé la porte , de crainte que l'eau n'y entrât. Nous étions fort en peine de ce qui arriverait de nous. Hélène mourait de peur. Le mouvement violent du vaisseau culbutant à chaque minute tout ce qu'il y avait de mobile dans la chambre , et menaçant de nous casser les jambes , elle avait cherché un refuge sur son lit. J'avais trouvé plus doux de choisir la même place que de me retirer dans le mien. La frayeur avait rendu Hélène tolérante. Le local était très - étroit , nous étions serrés l'un contre l'autre ; mes bras entouraient Hélène , et à chaque coup de tonnerre , elle me pressait dans les siens. Bien plus alarmé sur son danger que sur le mien propre ,



je lui prodiguais les expressions les plus tendres pour la rassurer , et j'accompagnais mes paroles de baisers brûlans qu'elle me laissait prendre , ou parce qu'elle était trop épouvantée pour y faire attention , ou parce que ces tendres caresses contribuaient à lui donner du courage.

Insensiblement , j'avais pris tant de goût à ce jeu charmant , que l'aspect d'un péril évident ne me frappait plus , et je me consolais des approches du trépas , puisque je devais mourir dans les bras d'Hélène. Ma sécurité lui en inspira. Peut-être fit-elle un calcul semblable au mien ; du moins , dans le combat que la nature excitait en elle , l'amour enfin l'emporta sur la peur : son joli visage se tourna de mon côté , elle me livra sa bouche de roses , elle fit mieux encore , elle me rendit mes bai-

sers. A ce signe ravissant d'un tendre désir , mes transports ne connurent plus de bornes. Le bonheur , et puis la mort ! m'écriai-je. La réponse d'Hélène fut de fermer ses beaux yeux , et de me serrer dans ses bras ; à l'instant je lève les obstacles qui nous empêchent de goûter la volupté suprême. Hélène résignée me laissa faire ; elle voulait que son amant fût heureux ; elle voulait être heureuse elle-même. Dieux ! que nous le fûmes en effet. Mon succès fut arrêté d'abord par les mêmes difficultés que jadis m'avait offertes Marianne ; mais que de jouissances ; mais que de suaves délices dans la victoire ! Mortel qui a connu ce fortuné moment , dis-moi , quelles que soient tes souffrances sur la terre , voudrais-tu n'avoir pas vécu ?

Il semblait que la nature n'avait ex-

cité un orage que pour assurer la défaite d'Hélène, car à peine eus-je mérité le myrthe de l'amour, qu'elle sourit à mon triomphe. L'air devint doux et serein, la mer passa de l'agitation au calme, des rides légères remplacèrent à sa surface les vagues furibondes, et les rayons du soleil levant s'y réfléchirent comme dans un miroir. Nous venions de passer, Hélène et moi, par des périodes semblables; occupés de nous seuls, nous ne nous étions pas plus aperçus de la fin de l'orage que de la tranquillité profonde qui lui avait succédé, et l'oubli total où nous étions ensévelis se serait prolongé long-tems encore, si nous n'avions pas été tiré de notre léthargie par le capitaine, qui vint brusquement nous parler du danger passé, comme s'il n'en avait pas eu peur. Avant qu'il n'eût descendu

l'échelle qui conduisait du pont du vaisseau à la chambre , j'avais eu le tems de sauter à bas du lit d'Hélène , de sorte qu'il ne s'aperçut pas de notre désordre. Le vent nous était resté assez favorable , malgré la tempête , non-seulement pour ne pas nous déranger de notre route , mais au contraire pour nous faire faire du chemin , de sorte que vers midi , lorsqu'Hélène et moi nous nous croyions encore bien loin de notre but , le pilote nous annonça que nous étions à la vue de Cronstadt.

Après avoir essuyé la visite de la frégate de garde qui est en avant de ce port , nous y pénétrâmes sans difficultés. J'admirai et fis admirer à Hélène ces superbes machines qu'on nomme des vaisseaux de guerre , dont la construction perfectionnée a eu une  
influence

influence si prodigieuse sur la destinée des nations de l'Europe depuis trois siècles. Il y en avait alors trente, depuis 74 à 100 canons, indépendamment des frégates dans le port de Cronstadt, dans ce port, dont il n'y avait pas une pierre de posée il y a quatre-vingts ans, et qui est aujourd'hui le principal asyle d'une marine aussi nouvelle que lui. Cette marine, qui n'existait pas, même en idée, au commencement du dix-huitième siècle, et qui, dans le milieu de ce même siècle, n'était que la sixième de l'Europe, s'est vu, à la fin de cette période, portée rapidement au rang de la seconde, et occupe aujourd'hui cette place honorable avec la perspective de la conserver long-tems.

Nous couchâmes à Cronstadt; et, dès le lendemain, de bon matin, nous

prîmes une chaloupe pour gagner Pétersbourg. Le tems nous fut singulièrement favorable dans cette traversée. Il n'y avait pas deux heures que nous étions sortis de Cronstadt , que déjà nous nous trouvions dans l'enceinte des superbes quais de la Néva , en face de l'immense et brillante capitale du plus grand empire du monde.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Pétersbourg et la Russie.*

---

IL y a certainement dans l'univers peu d'entrée de ville plus imposante que celle de Pétersbourg , en y arrivant par eau. Qu'on se représente un

fleuve large d'un demi-quart de lieue , renfermé dans des quais , qui ont près de deux lieues de long , pavés et revêtus d'un côté de larges pierres de granit , et offrant sur l'une et l'autre rive une rangée d'hôtels bâtis à l'Italienne , parmi lesquels s'en trouvent qui ont l'extérieur de palais. Qu'on se figure avec cela cette rivière chargée d'une multitude de bâtimens qui donnent le spectacle toujours séduisant de l'activité et de la richesse commerciales. Qu'on se peigne , dans le lointain , une ville immense , du sein de laquelle s'élèvent , par intervalle , des tours recouvertes de lames d'or et d'argent , qui réfléchissent , avec un éclat éblouissant , les feux du soleil. Que l'imagination forme une autre partie du tableau pour la perspective plus douce des isles de la Néva , et des magnifiques

bouleaux qui les ombragent , et l'on aura l'idée de la vue majestueuse et variée qui se présente aux regards , lorsqu'on arrive dans la Russie par le beau fleuve qui la traverse.

Les chaloupes venant de Cronstadt vous amènent jusqu'auprès du pont de bateau qui joint les deux parties de la ville , et vous débarquez sur la rive droite , presque en face de la place où est la statue équestre de Pierre-le-Grand. Tout le monde a entendu parler de la grosseur surprenante du bloc de granit sur lequel est élevé ce monument , et qu'on a apporté pour cet objet du côté de la Finlande à Pétersbourg sur de forts radeaux. La statue , ouvrage du célèbre Falconnel , est colossale. L'empereur , en costume de César , est sur un cheval qui s'élance au galop , il montre du doigt la partie



de Pétersbourg qu'il a bâtie sur la rive gauche de la Néva. A cette idée belle et simple correspond une inscription qui intéresse également par sa noble brièveté. *Petro primo , Catharina secunda*. Ce peu de mots nous apprend que l'illustre souveraine , qui fit de la Russie l'état le plus marquant de l'Europe , était la plus digne d'honorer la mémoire du grand homme qui avait jeté tous les fondemens de cette puissance. Pierre , génie rare , esprit vaste , caractère imperturbable , ame énergique et passionnée , fut , dans toute la force du terme , l'homme de la providence , et celui qu'elle a spécialement envoyé à la Russie , quand elle eut marqué l'époque du commencement de la gloire de cet empire : celui qui connaît ce qu'est encore aujourd'hui l'état de lumières et de civilisation en Russie ;

et qui peut avoir par conséquent une idée juste de ce qu'il était du tems de Pierre ; celui-là , dis-je , jugera si ce personnage fameux a pu forner et développer , au moyen de secours étrangers , l'ame qui l'éleva au rang des grands princes , et s'il ne dut pas tout , au contraire , à la nature et à lui-même. Il fut , dit-on , despote ; mais a-t-on jamais fait obéir les hommes quand on n'a pas su les déterminer par un commandement absolu ? Il fut cruel ; mais avait-il affaire à une nation douce et civilisée , et , sans sa rigueur , n'aurait-il pas été la victime des sauvages qui l'entouraient ? Il fit exécuter impitoyablement des ordonnances qui portent sur des choses indifférentes en elles-mêmes , telles que le costume ; mais s'il n'avait pas contraint , le sabre à la main , la caste noble et guerrière de

la Russie , de quitter sa barbe et sa longue robe , les Russes auraient - ils aujourd'hui la tactique européenne ? cette nation se serait-elle illustrée par une gloire militaire , source de toutes les autres , et le sabre des Russes ferait-il à son tour trembler jusques dans Constantinople et dans Ispahan , le Mahométan barbu et enveloppé dans ses amples vêtemens ? Pierre , toujours profond dans ses spéculations , n'a rien fait mesquinement et en vain , et ce qui prouve sur-tout l'excellence de ses vues , c'est qu'adoptées par ses successeurs , qui ont eu le bon esprit de ne point s'en écarter , elles ont été depuis un siècle au nombre des principales causes de la prospérité de la Russie.

Je n'ai qu'un mot à ajouter à l'éloge de cet empereur ; qu'on ne s'en rapporte point sur son compte à des étran-

gers qui estiment les hommes à la mesure des préjugés et des opinions de leur pays; mais qu'on aille en Russie entendre avec respect toutes les classes de la nation russe célébrer le nom de Pierre, et bénir sa mémoire.

Quand on recueille toutes les particularités qui concernent ce souverain, on ne se lasse pas d'admirer son zèle infatigable pour la prospérité de son empire. Les détails dans lesquels il est entré sont immenses, et ce qu'il y a tout à la fois de plus grand et de plus petit dans l'administration des états, n'a pu échapper à son coup-d'œil d'aigle et à sa sagacité. Il fit bâtir Pétersbourg sur la rive gauche de la Néva, mais cette partie forme à peine aujourd'hui un tiers de cette grande ville, et depuis qu'elle s'est étendue si prodigieusement sur la rive droite, on a

laissé tomber en vétusté les premiers édifices construits par Pierre. Ce prince avait ordonné que sa nouvelle capitale serait coupée par des canaux navigables , comme les villes de Hollande , et comme est aujourd'hui le nouveau Pétersbourg. L'ingénieur - architecte chargé d'exécuter ses intentions , n'en ayant pas saisi le but , et croyant peut-être qu'il était uniquement relatif à la propreté des rues , construisit simplement de larges ruisseaux ; Pierre , qui était allé voyager pendant qu'on commençait les travaux de sa ville , furieux à son retour , de l'ineptie du malheureux artiste , lui fit trancher la tête.

Cette punition était dans son genre expéditif. On sait que non-content de la faire subir aux strélitz révoltés qu'il avait soumis , il fit lui-même l'office de

bourreau à l'égard de ces criminels. Il en avait déjà exécuté plusieurs, lorsqu'un jeune strélitz, dont le tour était arrivé, voyant l'empereur approcher pour le mettre à mort, lui dit avec fermeté : Retire-toi, czar, ce n'est pas ici ta place. L'empereur trouva l'avis bon, en profita, fit couper des têtes par la suite, mais n'en coupa plus lui-même.

Un jour, se promenant en bateau sur la Néva, il entra dans une si grande colère contre un des seigneurs de sa cour, qui osait contredire son opinion, que, le saisissant d'un bras d'Hercule par le fort du corps, il se disposa à le jeter dans la rivière : Tu peux le faire, lui dit tranquillement le courtisan, mais ton histoire en parlera. Ce mot sublime pénétra l'empereur de toute l'indignité de son procédé, et le

seigneur ne se trouva pas mal par la suite d'avoir réveillé l'ame d'un prince qui en était rempli.

C'était par de tels moyens que Catherine première, sa femme, et l'héritière de sa couronne, avait su le captiver. Dans un moment d'emportement contre elle, il brisa une glace en sa présence : je pourrais de même vous réduire en poussière, lui dit-il. Votre appartement en est-il plus beau, privé de cet ornement, lui répondit l'ingénieuse princesse. Le czar rentra en lui-même, et sentit plus que jamais combien Catherine lui était nécessaire, par ses graces, son esprit et son jugement.

Depuis le règne de Pierre, Pétersbourg s'est aggrandi, comme je viens de le dire, sur la rive droite de la Néva. De ce côté, cette belle ville

forme comme un fer-à-cheval , coupé en distances à-peu-près égales par trois grands canaux , qui , recevant à l'une de leurs extrémités , les eaux de la Néva , à l'autre les lui rapportent en tribut , après en avoir arrosé la ville et facilité toutes les relations. Le plus grand , le plus moderne et le plus beau de ces canaux est celui qu'on nomme la *Fontalka* , construit sous les auspices de l'illustre Catherine II. C'est un ouvrage digne de la haute antiquité. Large de vingt toises , formant un arc de cercle qui occupe environ deux lieues d'étendue , ce canal est entièrement revêtu en granit. Ses bords sont ornés de trottoirs formés de la même pierre , le long desquelles règne , du côté de l'eau une élégante balustrade en fer. De quart-d'heure en quart-d'heure on traverse ce canal sur des ponts de  
granit



granit d'une construction aussi belle que solide. Les quais larges et alignés au cordeau, croissent tous les jours en splendeur par les palais dont on les décore , et quand ils seront entièrement bâtis , aucune ville du monde moderne n'aura offert le coup-d'œil que présentera alors cette partie de Pétersbourg.

Cette capitale est régulière. Les rues sont larges , bien aérées. Les maisons basses et toutes bâties en brique , ce qui convient au climat du nord pour entretenir la chaleur et prévenir l'humidité. La grande rue , qu'on nomme *la Grande Perspective* , et qui va de l'amirauté au couvent d'Alexandre Newski , a une lieue et demie en ligne droite. Quoique l'ensemble de Pétersbourg offre un aspect imposant , il serait difficile de rien citer en détail

qui méritât d'être admiré. Le goût Italien domine dans la forme des maisons , mais la brique n'est pas favorable aux belles proportions de l'architecture. Le palais impérial en est lui-même une preuve. Il a plus de grandeur que d'élégance ; et si ce n'était la masse des bâtimens et le vaste terrain qu'ils occupent , rien n'annoncerait dans ce palais l'habitation d'un grand souverain. Il y a cependant des beautés de détail , telles que la salle , dite de *Saint-Georges* , où se tiennent les chapitres de cet ordre de chevalerie présidé par l'empereur. La grandeur de cette salle , les colonnes de marbre qui la soutiennent , et l'or qui y brille de toutes parts en font un lieu remarquable par son éclat. Ce que l'intérieur du palais impérial renferme de plus curieux , ce sont les petits ap-

partemens de l'Impératrice , appelés *l'Hermitage*. C'est là que cette grande princesse , déposant le faste de son rang , devenait , dans une société intime et choisie , une des femmes des plus aimables qui aient existé. C'est là qu'elle avait montré l'excellence de son goût par des ameublemens délicieux et sa noble inclination pour les arts , par une des plus belles collections de tableaux et de médailles qu'il y eut en Europe.

Catherine II n'est plus ; et dans ce siècle exagérateur et corrompu , les passions , sans respect pour la cendre des morts , s'acharnent encore sur sa mémoire. Pour prononcer un jugement sur une femme qui a tenu trente-quatre ans , avec gloire , les rênes d'un empire , il m'est permis de mettre de côté les circonstances de sa vie étran-

gères à cette période mémorable. Je m'appliquerai donc uniquement à considérer comment Catherine a régné , et non point comment elle est parvenue au trône , d'autant que cet évènement isolé n'a eu aucune influence sur son caractère et très-peu sur sa politique. Je ne m'attacherai pas , non plus à un examen trop scrupuleux de sa vie privée , puisque je l'envisage comme reine et non point comme femme , et qu'on pourrait bien lui passer quelques faiblesses de son sexe quand toute la force de l'autre était son partage. En un mot , Catherine a été l'arbitre pendant trente-quatre ans des destinées de l'empire de Russie ; a-t-elle fait la prospérité de cet état , ou a-t-elle influé sur lui dans un sens contraire ? Voilà purement et simplement la question.

Lorsque cette princesse est parvenue

au trône , les Russes n'étaient connus parmi les puissances militaires de l'Europe , que pour être venus achever d'écraser Frédéric II , roi de Prusse , dans un tems où ce monarque , obligé de faire tête à des ennemis plus dangereux pour lui , n'avait pas eu le tems de songer à eux. Dès l'instant que ce grand homme , par son audace et ses manœuvres foudroyantes , eût arrêté les Impériaux et les Français , il eut bientôt chassé de ses états les Russes , que la mort d'Elisabeth fit ensuite retirer tout-à-fait de la coalition. Du reste , le militaire russe n'avait qu'une réputation de bravoure brutale , qu'on ne jugeait être accompagnée d'aucun talent. Les Suédois , leurs voisins , fiers d'une ancienne supériorité , ne pensaient point que la bataille de Pultava pût donner aux Russes le droit de se

croire au - dessus d'eux. Les Turcs voyaient une si grande distance et si peu de rapports entre les deux empires, qu'à peine ils s'occupaient de l'existence de la Russie. La Prusse, l'Autriche et la France auraient trouvé bien étrange qu'on établît un parallèle entre leurs armées et celles des czars. L'Angleterre et la Hollande auraient souri de pitié à une comparaison entre la marine moscovite et la leur. Telle était à cette époque la situation des Russes relativement au rang et à la renommée dont ils jouissaient parmi les puissances européennes.

Au-dedans, il n'existait rien de beaucoup plus brillant. Pétersbourg était une ville aux trois quarts bâtie en bois : le commerce y naissait à peine et ne se faisait que par des étrangers. Les hommes des autres pays de l'Europe,

qui venaient chercher fortune dans cette ville et généralement en Russie, n'étaient que des aventuriers, vrai rebut des nations qu'ils quittaient, et qui avaient l'impudence de se parer aux yeux des Russes de prétendus talens, par lesquels ils avaient l'art d'éblouir encore ce peuple ignorant et grossier. Aucun système de politique n'était bien fixéement adopté à l'égard des autres états, et encore moins se dirigeait-on quant à l'intérieur, d'après un plan déterminé d'administration qui pût conduire à faire valoir, embellir et vivifier une contrée à qui la nature est loin d'avoir refusé ses dons. En résumé, l'on peut dire qu'à cette époque la législation, la politique, la guerre, les finances, le commerce, les sciences et les arts étaient des choses dont les Russes commençaient à parler, sans en

sentir l'étendue ni l'importance , et que le génie du czar Pierre n'avait pu que semer des germes qui se développaient lentement , dans un sol un peu ingrat.

Mais la main féconde de Catherine sut remuer la terre qui se montrait rebelle , et la forcer à produire. Au tableau que je viens de faire , opposons celui du règne de cette princesse , et , connaissant le point d'où elle est partie , et l'état de son empire à sa mort , contemplons son ouvrage.

Il n'est point d'armée en Europe qui , par le nombre , la discipline , le courage et l'instruction , puisse se vanter de l'emporter aujourd'hui sur l'armée russe. Un système de guerre solidement établi , des officiers instruits pour concevoir les plans , d'autres pleins de dévouement pour les exécuter , l'espèce



d'hommes la plus propre à la guerre qui existe peut-être sur le globe, voilà les moyens que Catherine a su créer et développer pour mettre son militaire sur le pied le plus respectable. Quel usage a-t-elle fait ensuite de ce moyen autour d'elle ? D'un côté, nous voyons la Suède, cette fière et éternelle ennemie de la Russie, réduite à trembler aujourd'hui d'être engloutie par sa rivale, quand il lui conviendra d'en avoir la volonté ; de l'autre, nous appercevons les Turcs qui ne peuvent pas se dissimuler que leur empire devenait une province russe, il y a vingt ans, sans l'intervention et la menace de la France et de l'Angleterre. A l'Orient, nous voyons la Perse docile, les Tartares contenus ou subjugués, et les Chinois orgueilleux, flattés d'établir des relations avec une couronne qu'ils respec-

tent. Au midi, se montre à nos regards la Pologne conquise, la Prusse et l'Autriche plus inquiètes de la voisine redoutable que cette conquête leur a donnée, qu'elles ne peuvent pas se dissimuler leur infériorité vis-à-vis d'elle. A l'Occident, la France et l'Angleterre, étonnées qu'une troisième marine essaye de partager avec elles la domination des mers, et s'attachant à l'envi l'une de l'autre, à se ménager l'alliance d'une puissance qui n'a pas plus à craindre d'elles, qu'elle ne leur inspire de crainte; mais qui peut influencer sur leur prospérité plus qu'elles ne peuvent influencer sur la sienne.

Si Catherine a su placer son empire à ce rang éminent, parmi les nations européennes, a-t-elle moins fait pour le bonheur éclatant et intérieur de ses états. Pétersbourg et Moscou marchent

aujourd'hui de pair avec les premières villes de l'Europe , pour l'éclat , la richesse , le commerce et les arts. Les ports Russes de la Baltique , sont visités avec empressement par les vaisseaux de tous les peuples du monde , et les plus belles fabrications de la terre sont apportées en Russie , dans la certitude de les y vendre avec avantage. Ce ne sont plus des gens dénués de ressources dans leur patrie qui viennent chercher fortune dans ce pays , mais les meilleurs artistes de l'Italie et de la France. Les rivières jointes par des canaux , établissent une navigation non interrompue dans tout le nord de l'empire , et l'on s'embarque à Pétersbourg pour aller , par la Moscovie et la Sibérie , jusqu'aux frontières de la Chine. Les postes aux chevaux et les postes aux lettres créées dans l'immensité de

l'empire, forment un autre genre de relation et de communication entre toutes ses parties.

Les bords du Volga , dans un cours de 300 lieues , étaient incultes , peuplés de tribus nomades ; ces tribus civilisées constituent aujourd'hui une nation d'agriculteurs , qui , plus heureuse elle-même , deviendra , dans la suite , une source de prospérité pour l'état auquel son existence est attachée. Cent villes et un nombre prodigieux de villages bâtis , ont distribué la population , l'activité et la vie dans d'autres points de l'empire où elles manquaient. Les établissemens fondés , et les travaux exécutés pour la perfection de l'éducation publique , pour l'encouragement et la propagation des sciences , des arts et de l'humanité , sont incalculables. Enfin quand Catherine

therine a ceint le bandeau impérial , sa puissance n'était que la cinquième de l'Europe , elle en a fait la première. Elle n'hérita pas de ses prédécesseurs de vingt millions de sujets , elle en a laissé trente-cinq au prince qui lui a succédé.

En dépit des clabauderies des innovateurs modernes , mécontents de l'opposition de Catherine , à leurs funestes desseins , je le demande : sont-ce là des titres de gloire ?

Je bornerai là mes réflexions sur la personne d'une souveraine , qui m'a pénétrée d'admiration , et qui , sans aucun doute , inspirera le même sentiment à la postérité plus juste que son siècle.

## C H A P I T R E X I V.

*Le mal est quelquefois la source du bien.*

---

SIX mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Pétersbourg ; et , à mon très-grand étonnement , je n'avais aucunes nouvelles de mes confrères les Illuminés. Comme on m'avait prévenu que je n'avais aucunes démarches à faire pour trouver ceux qui devaient me donner des instructions , et qu'ils sauraient bien venir me chercher , j'avais employé ce tems , malgré les grands froids , à me divertir dans Pétersbourg , à le parcourir , et à l'observer dans tous ses détails. J'ai déjà dit , que quoi-

qu'offrant un tout d'une beauté remarquable, cette grande ville ne renferme en particulier aucun monument qui ne soit, ce qu'on peut trouver égal; et, la plupart du tems, supérieur dans d'autres villes, en exceptant toutefois ses canaux. Mais cette capitale présente au spectateur attentif des remarques très-piquantes à faire sur ses mœurs et ses usages. Le peuple était sur-tout l'objet de mon attention, parce qu'il ne ressemble nullement à ceux du reste de l'Europe. Les Russes sont les descendans des Slaves, nation qui sortit, à une époque très-reculée, des parties orientales du pays qu'on nomme aujourd'hui la Turquie asiatique. Les transmigrations successives de ce peuple sont connues dans l'histoire, autant que peut le permettre une haute antiquité et le défaut presque total de

monumens. En allant du midi au nord il a laissé des traces non équivoques de la route qu'il a prise. Cette étendue de pays située entre la mer Noire, la mer Adriatique et le Danube paraît avoir été son premier séjour. Il y a laissé sa langue , qui domine encore, malgré la multitude d'idiomes barbares dont le mélange des peuples dans ces contrées , l'a obscurcie. De-là , traversant la Hongrie , il est entré en Pologne , en s'étendant à gauche dans la Silésie et la Bohême. Il est devenu le peuple dominateur de ces pays divers ; et c'est dès-lors que se multipliant, et prenant l'esprit de conquête, sans doute par nécessité , il a pénétré en Russie , et l'a envahie successivement toute entière. L'état de la population de cette vaste région à cette époque n'a sûrement pas offert



de grands obstacles à la propagation du peuple Slave , et ce qui prouve à quel point il a primé entre les autres races , c'est que sa langue ne s'est nulle part conservée plus pure , et ses mœurs plus rapprochées de ce qu'elles étaient présument à leur origine. Le peuple Russe a le génie et le caractère asiatique plutôt qu'eupéen. Il tient à l'Europe plus qu'à l'imitation qui est née de ses rapports avec elle que par sa nature. C'est ce qu'on remarque surtout dans les classes inférieures où l'esprit national se conserve mieux que dans les autres.

Son génie superstitieux et métaphorique , son extérieur affable , soumis , souple et rusé , son insouciance , sa paresse imprévoyante , son hospitalité et sa bienfaisance , son goût pour les plaisirs et la volupté , sa confiance

arrêlé dans un destin irrévocable dont on voit l'influence à tous les actes de sa vie , tout établit entre le Russe et les nations asiatiques une similitude frappante. Elle existe autant et plus encore sous d'autres rapports. Le peuple Russe a exactement conservé l'ancien costume oriental , tel que celui qu'on attribue aux Patriarches. De même que l'asiatique , il cherche à peindre son discours dans ses gestes. Plein de respect pour la hiérarchie sociale , il se prosterne devant ses supérieurs ; mais il honore aussi l'homme en général. Il serre la main à son semblable , l'embrasse affectueusement , le traite de frère , et croit lui devoir , dans les besoins et les peines de la vie , toute son assistance. Son chant , plein d'accent et de passion , quelque bizarre et informe , n'a rien du goût ni de la mé-

thode européenne, et ressemble au contraire à ce qu'on nous apprend de celui des Persans et des Chinois. Sa danse imitative est absolument celle de l'Orient. Mais ce qu'il en a encore conservé de très-spécial, c'est l'usage des bains appelés *bains de vapeurs*. On les prend en Russie dans un appartement dont on chauffe le poêle jusqu'à le rendre rouge. De l'eau bouillante jetée contre ce poêle, se dissipe en vapeurs, répand dans l'atmosphère de la chambre une chaleur si piquante que si l'on y entre habillé, le premier mouvement est de se dépouiller bien vite de tous ses vêtemens. Ces vapeurs en s'élevant, établissent au plafond de la chambre un degré de chaleur encore bien plus fort qu'au niveau du plancher. On monte par des gradins aussi hauts que l'appartement peut le per-

mettre , et que la respiration du baignant peut le soutenir. Quand on s'est échauffé au point que la sueur vous découle à grosses gouttes de tous les pores , alors un homme s'empare de vous , vous étend sur une planche lisse , et là vous tournant et vous retournant , il vous frotte par tout le corps avec des feuilles de bouleau desséchées et trempées dans l'eau chaude , jusqu'à ce que la peau prenne la couleur de la cuirasse d'une écrevisse. Ce frottement achevé , il vous fait asseoir , et commence sur votre individu l'opération d'une savonnade qui rend la peau blanche comme de la neige et douce comme du satin. Le bain se termine par deux sceaux d'eau fraîche qu'on vous verse sur le sommet de la tête , et qui découlant jusqu'aux pieds , entraîne , avec les particules de savon , tout ce qui

pouvait obstruer le moins du monde la liberté de la transpiration. En sortant de là on s'enveloppe dans des vêtemens bien chauds , et l'on va se coucher : on dort parfaitement , et l'on ne se réveille le lendemain que pour être prêt à faire honneur au déjeuner le plus copieux.

Je viens de décrire là ce qui est usité parmi les gens des classes supérieures , relativement aux bains de vapeurs ; mais le peuple n'y fait pas tant de façon pour se donner ce plaisir. Une seule et immense salle de bains renferme quelquefois jusqu'à cent personnes de tout âge et de tout sexe , qui se baignent pêle-mêle. Chacun y est pour son compte , et personne n'aide son prochain. On voit dans une partie de la salle , les uns se fustiger vigoureusement avec des verges de bouleaux , tandis que d'autres sont occupés

à la savonnade, et que d'autres encore vont recevoir la douge d'eau fraîche qui se donne hors de la salle. Comme tous ces établissemens sont près de la rivière ou des canaux, on a construit dans la plupart une pompe qui soutire l'eau à la hauteur de douze à quinze pieds, et par le moyen d'un couloir la renverse sur le corps des individus bien savonnés. Catherine II a défendu que les deux sexes se rassemblent dans une même salle pour prendre les bains de vapeurs, mais comme elle n'a rien statué sur l'histoire de la douge, les hommes et les femmes, après s'être baignés scrupuleusement chacun dans leur local particulier, n'en viennent pas moins se réunir tous nus, sous le bienfaisant couloir. Au surplus, cette ordonnance de l'impératrice n'est observée que dans quelques maisons de

bains de l'intérieur de Pétersbourg : dans les faubourgs , on ne la suit nullement ; et je crois que dans le reste de l'empire , elle n'est pas même connue.

Mais qu'on n'imagine point qu'il résulte de ce mélange des effets indécens ; j'ai vérifié le contraire par mes propres yeux , et j'ai été à même plusieurs fois de me convaincre que le Russe attachait à l'usage des bains de vapeurs une sorte de sentiment religieux que sûrement il tient de ses ancêtres , attendu que ces bains sont un des moyens de purification imaginés dans l'Orient par le paganisme de toute antiquité. Les Russes sont tellement imbus de cette opinion , qu'ils ne manquent jamais de se baigner les veilles des grandes fêtes , où ils sont dans l'habitude de faire leurs dévotions ; et les jeunes-filles qui doivent se marier vont

pendant plusieurs jours de suite se préparer à cet acte important par les fustigations et les savonnades. Je ne sais ce qui en résulte pour leur ame ; mais il est certain que la souplesse des membres et la douceur de la peau qui en est l'effet , disposent du moins très-bien leur corps à recevoir les voluptueuses caresses d'un mari. Jamais je n'ai vu l'homme du peuple russe , faire le moindre signe qui eût l'air d'une mauvaise plaisanterie , en se baignant avec des femmes , et lorsque des étrangers s'arrêtent près des bains russes , et s'amuse à contempler cette multitude de femmes nues dont un grand nombre sont jolies , il témoigne son mécontentement , et cherche à les soustraire à des regards profanes. Un autre usage des femmes du commun , à Pétersbourg , usage souvent très-agréable

pour



pour les curieux , et qui prouve qu'au fond elles n'attachent pas un grand prix à la pudeur , c'est celui du bain sur le bord de la mer ou autour des îles qui remplissent la Néva ; je conviens que ces lieux sont écartés , mais enfin les hommes peuvent y venir et y viennent effectivement ; et dans le voisinage de la mer , l'emplacement n'est pas tellement solitaire , qu'il n'y ait toujours des charpentiers qui y travaillent pour les vaisseaux : il m'est donc arrivé plusieurs fois (et sur-tout depuis que j'avais fait la découverte de ces baigneuses ) ; il m'est arrivé , dis-je , en me promenant autour de Pétersbourg , dans la proximité de l'eau , au commencement de la belle saison , de voir arriver des femmes qui venaient chercher la fraîcheur , et là , m'appervant tout comme je pouvais les appercevoir , ne point faire de dif-

faculté de se mettre comme notre mère  
 Eve avant le crime , et de m'étaler des  
 appas qui souvent me donnaient de fu-  
 rieuses tentations d'être criminel. Je  
 me rappellerai entr'autres toute ma vie  
 de m'être amusé à regarder pendant  
 plus d'une heure deux jeunes filles de  
 quinze ans , qui portaient sur tout leur  
 corps les caractères trop enivrans de  
 leur âge de délices et de volupté. Elles  
 jouaient dans l'eau comme deux folles ,  
 nageaient , bondissaient , se faisaient  
 des niches , et puis tout d'un coup en  
 sorfaient , venaient folâtrer sur le ri-  
 vage , se couraient l'une après l'autre ,  
 s'attrapaient , se renversaient , se rou-  
 laient sur l'herbe , et dans mille atti-  
 tudes diverses , me faisaient jouir d'un  
 spectacle ravissant. S'il n'est rien de beau  
 comme la nature , est-il étonnant qu'on  
 trouve tant de plaisir à se repaître de la

vue des trésors de son plus charmant ouvrage.

Un jour que me promenant comme à mon ordinaire , j'étais entré , dans le beau jardin sur les quais de la Néva , nommé *Jardin d'Été* , je fus accosté par un homme qui vint à moi d'un air de connaissance. Après quelques propos insignifiants : Vous êtes étonné , me dit-il , de la manière franche avec laquelle j'entre en rapport avec vous. On se connaît quelquefois sans s'être vus , et c'est le cas où je me trouve à votre égard. A ces mots , je ne doutai pas que ce ne fût un des personnages sous la direction desquelles je devais agir à Petersbourg pour les intérêts de l'ordre des Illuminés. Plein de joie et de confiance , je lui saute au cou : Ah ! sûrement , c'est un de mes frères que j'embrasse , m'écriai je ! N'en doutez pas ,

me dit-il ; vous étiez prévenu que nous devions nous rencontrer, et vous savez pour quel objet. Il y a assez de tems de perdu. Désormais il ne vous est plus permis de mettre le moindre retard à travailler au grand-œuvre qui est le but de notre société. Venez de ce pas avec moi. Nous ferons ensemble une connaissance plus intime ; vous la ferez aussi avec ceux de nos frères , qui sont à Pétersbourg ; vous prendrez un logement chez moi ; je vous instruirai de tout ce qu'il vous importe de savoir , et nous vâquerons à notre affaire avec une persévérante activité.

Au comble de mes vœux , je suivis mon homme , et nous fûmes bientôt à son logis. Là , m'ayant fait asseoir , il prit , sur tout ce qui me concernait , sur mon nom , mes voyages , mon séjour à Gotha , ma route jusqu'à Pé-

tersbourg , et enfin sur les motifs qui m'y amenaient , des détails tellement circonstanciés que j'en fus étonné ; puisque , d'après ce qu'on m'avait dit , il devait savoir tout cela , sans que j'eusse besoin de l'en instruire. Comme je lui témoignai ma surprise de ses questions , il m'assura qu'il ne les faisait que par manière de conversation , et pour avoir le plaisir de m'entendre raconter moi-même , ce qu'effectivement il savait déjà sur mon compte. Pendant que nous causions , la nuit vint. Tout-à-coup mon homme se levant : Je ne me suis pas trompé , s'écria-t-il ; c'est bien vous-même. Mais vraiment oui , c'est bien moi , répondis-je , un peu ému. Ce n'est pas , ajouta-t-il , à Pétersbourg même que vous devez exercer votre mission ni vos talens ; il faut vous préparer , mon cher , à un

grand voyage. Avant que je n'eusse le tems de riposter, il ouvrit une porte et appella ; aussitôt arrivent quatre hommes dans un uniforme, que je reconnus fort bien pour être celui de la police. Mon nouvel ami leur dit quelques mots en Russe. Deux de ces hommes s'approchèrent de moi ; et tout en douceur, et me demandant presqu'excuse d'une telle liberté, ils me mirent les fers aux mains. Cette cérémonie achevée, pendant laquelle l'excès de mon affliction et de ma stupeur m'empêcha de proférer une parole, ils me prirent sous le bras et m'emmènèrent. Un Kibik était à la porte. C'est une voiture en forme de berceau, clouée sur des planches et montée sur quatre roues. Elle était atelée de trois chevaux. Les deux hommes qui me tenaient me jettent dedans. Lorsque j'y

suis ils m'appliquent les fers aux pieds. Ils entrent avec moi dans le kibik, et font partir au galop. J'avais continué de garder le plus morne silence. J'étais consumé par un sourd désespoir, d'ailleurs je ne savais pas le Russe. Ce ne fut que bien loin hors de Pétersbourg, que je distinguai au travers du baragouinage de mes conducteurs, et à l'aide des noms de villes qu'ils me nommèrent, que nous allions en Sibérie.

J'étais d'autant plus accablé de mon malheur, que je ne savais à quoi l'attribuer, et que je n'y voyais aucuns remèdes. Dans l'excès de ma rage, je me serais détruit si j'avais eu les mains libres ; mais je ne pouvais faire que pleurer amèrement. Après bien des réflexions, je commençai à soupçonner que mon association à l'ordre

des illuminés pouvait être la cause du châtimement que j'éprouvais. Les avertissemens d'Hélène à cet égard, que j'avais tant dédaignés me revinrent à l'esprit. Mais avec le souvenir d'Hélène, une autre pensée, aussi affreuse que tous mes maux réunis, me frappa subitement. Depuis quelque tems j'avais délaissée cette fille charmante, par légèreté et par ennui ; elle était bonne et trop sensible pour moi ; mais comme le prince dont elle élevait les enfans à Pétersbourg, était frère du chef général de la police de cette ville, je me mis en tête qu'Hélène, pour se venger de mon abandon, m'avait dénoncé à ce magistrat, et que c'était de cette main naguères si chérie, que partait ma détention ; ce qui prouve à quel point l'infortune peut dégrader les âmes par la méfiance la plus odieuse.



Pendant que toutes ces pensées douloureuses se succédaient dans mon esprit , nous faisions du chemin. Déjà deux nuits s'étaient passées , et nous n'avions pas eu d'autre gîte que notre kibik. Nous n'en étions sortis que pour manger , et encore rarement. Au travers de tous mes maux , je n'avais pas du moins à me plaindre de mes conducteurs : mes larmes et ma jeunesse avaient l'air de les toucher. Ils avaient autant d'attention pour moi que leur métier et leur éducation pouvaient le leur permettre. Je n'avais qu'à me louer également de l'air de compassion et de bonté que je voyais sur les physionomies de tous les paysans chez qui nous nous arrêtions. Dans bien des pays , la populace insulte à la faiblesse et au malheur. Le Russe est trop bon par nature , et peut-être aussi trop près

du malheur , pour commettre une telle infamie.

Nous étions au milieu de notre troisième jour de route , lorsque tout-à-coup nous sommes joints par un cavalier qui allait ventre à terre , et qui crie à notre postillon d'arrêter. Cet ordre est à peine exécuté , qu'il donne celui de retourner le kibik. Il montre une lettre à mes conducteurs , leur dit quelques paroles ; à l'instant ces bons soldats font retentir l'air de leurs cris de joie , au travers desquels je n'entends que ces mots : Petersbourg ! Petersbourg ! Ils m'enlèvent mes fers , m'embrassent avec transport , et puis fouette cocher , nous voilà à galoper du côté d'où nous étions venus , deux fois aussi vite pour le moins que nous n'allions précédemment. Le postillon qui n'avait pas chanté encore , parce qu'il

était fâché sans doute de conduire un prisonnier, commença à se dédommager. Je fis la même remarque sur les autres. En allant du côté de la destination fatale qui m'était dévolue, ils avaient tous renoncé à cet usage constant parmi eux ; mais en revenant dans la direction de Pétersbourg, ils ne fermèrent pas la bouche un instant.

Lorsque nous arrêtâmes pour changer de chevaux, le même homme qui avait apporté l'ordre de notre marche rétrograde, me remit une lettre, que je reconnus à l'instant pour être de la main d'Helène. Qu'on juge de ma joie et en même tems des remords que j'éprouvai de mes infâmes soupçons ; cette tendre amie était l'auteur de ma délivrance, précisément par les mêmes circonstances dont je croyais qu'elle s'était servie pour me perdre. Le rapport de

mon arrestation et de mon départ avait été fait au grand maître de police. Le prince , son frère , chez lequel était Hélène , se trouvant présent à ce rapport , en donna la nouvelle le soir même à mon amie. Cette mesure avait eu lieu ensuite d'une disposition générale que le gouvernement avait arrêtée à l'égard des associations secrètes. On avait résolu de les proscrire généralement , à cause des découvertes importantes faites sur leurs menées. Il était prescrit de défendre aux Russes de jamais en fréquenter désormais , de déporter hors de l'Empire tous ceux des étrangers qui y avaient eu part , et de reléguer en Sibérie ceux qui , n'ayant pas fait de ces associations un simple objet de délassement ou de curiosité , avaient cherché à propager des principes contraires au gouvernement. On avait saisi en conséquence

conséquence les frères illuminés à qui l'ordre avait envoyé depuis Gotha l'avis de mon arrivée à Pétersbourg , et l'injonction de m'employer à leurs vues. Ces circonstances avaient été connues par la visite des papiers de ces messieurs ; en conséquence , mon exil avait été résolu. Le prétendu frère qui m'avait acosté au jardin d'été n'était qu'un agent de police chargé de me trouver et de s'assurer de moi , et le but de ses questions multipliées , n'avait été autre que d'acquérir la certitude qu'il ne se trompait pas. A peine ma bonne Hélène avait-elle été instruite de mon malheur , que , sans hésiter , elle s'était transportée chez le grand maître de police ; elle avait forcé les portes , s'était jetée aux pieds de ce magistrat , s'était déclarée mon amie et mon seul soutien , avait exposé ma jeunesse , la

séduction à laquelle j'avais été livré , mon innocence , et avait conjuré qu'au moins l'on révoquât mon exil en Sybérie , et que l'on me tint prisonnier à Pétersbourg , jusqu'à ce qu'on se fût assuré de la vérité de ce qu'elle disait. Elle avait réussi à toucher tellement le chef suprême des grandes mesures , qu'elle avait obtenu non-seulement l'ordre de mon rappel , mais encore ma grâce entière , et fort heureusement pour moi que notre voyage avait éprouvé quelques retards aux postes , car il eût été possible que le soldat chargé de me faire revenir ne m'eût atteint qu'en Sybérie.

On peut s'imaginer avec quel empressement je courus chez Hélène , et quel fut mon bonheur de témoigner ma reconnaissance à cet ange de bonté. Elle avait si bien mis à profit l'intérêt

qu'elle était parvenue à inspirer pour moi, qu'elle avait fait consentir le prince chez qui elle était, à me prendre dans sa maison, pour donner des leçons de langue française et d'histoire aux jeunes princesses ses filles, sous sa direction. Me voilà donc, non-seulement revenu à Pétersbourg, mais installé dans une bonne maison; dans un poste lucratif, passant tous mes momens auprès de mon Hélène, heureux par l'amour, par l'amitié, par la tranquillité, et même par les biens de la fortune.



CH A P I T R E X V.

*Quand le Diable cessera-t-il de s'en  
mêler ?*

---

**J**E me trouvais parfaitement de ma situation ; j'avais bien juré à Hélène de ne plus m'immiscer dans les sociétés dangereuses qui m'avaient exposé , à la fleur de ma vie , à la plus horrible infortune. La destruction de ces sociétés en Russie , rompait naturellement tous mes liens avec elles , et me dégageait de mes sermens. Je n'avais rien à en redouter tant que je restais dans cet Empire , dont je ne pensais plus à sortir. Je croyais mon sort fixé pour long-tems. Je désirais ardamment que



cela fût ainsi ; mais mon sort ne dépendait pas de moi , et le diable avait mis dans son infernale caboche , qu'il s'en mêlerait constamment.

La princesse D . . . . , femme de mon patron , était , comme toutes les femmes russes , encline à la tendresse et à la volupté. On ne se douterait pas que , sous le climat glacé du Nord , on trouve le beau sexe très-ordinairement partagé de ce don de la nature qui fait d'une femme un trésor de félicités. Je prétends même ( cette idée dût-elle paraître bien matérielle ) , que c'est une des grandes bases sur lesquelles la constance d'un homme à l'égard d'une femme puisse être établie.

Quoi qu'il en soit , la princesse avait jugé qu'un beau garçon de vingt ans , bien découplé , et porteur d'une physionomie qui disait beaucoup de choses ,

n'était pas un meuble à dédaigner. La morgue russe avait bientôt cédé chez elle à un penchant qui triomphe de tout, et quoique je ne fusse dans sa maison qu'un misérable précepteur, elle me traitait avec une familiarité et une égalité qui avaient donné plus d'une fois de l'humeur au prince, et de la jalousie à Hélène. Celle-ci m'en avait fait des reproches qui m'avaient plus éclairé sur les intentions de la princesse, que mes propres observations ; car j'étais encore bien jeune, pour qu'il ne m'échappât rien du manège d'une femme. Je me trouvais si distant de la princesse que dans le commencement, je regardais ces agaceries comme un effet de son extrême bonté, et ce fut réellement l'humeur réitérée et mal-adroite de la pauvre Hélène, qui m'instruisit enfin de la vérité, et décida ce que préci-

sément elle voulait empêcher qui ne pût s'accomplir.

La princesse était trop jolie femme , et moi trop susceptible de me prendre à un pareil appât , pour qu'une fois éclairé sur sa bonne volonté , je négligeasse un bien dont les possessions au contraire me paraissaient inestimables. Tout ici contribuait à m'enflammer jusqu'à l'excès ; les charmes de la princesse , son rang , ses richesses , l'éclat qu'elle jetait dans le monde , irritaient à l'envi mes passions : l'amour du plaisir toujours impérieux , la vanité au moins aussi dominante dans cette circonstance , et enfin l'espoir de la fortune , la moins décisive de mes raisons , mais qui cependant en était une , tout m'entraînait vers cette femme charmante , avec une impétuosité que bientôt je ne sus plus dissimuler. En

présence du monde , je me contenais par force , mais mes yeux pétillaient , et dès que je me trouvais un instant seul avec elle , perdant cette crainte respectueuse qu'elle m'avait si longtemps inspirée , je m'emparais de sa main , et la baisais avec une ardeur qui tenait de la folie.

On peut juger si , avec les dispositions que la princesse avait déjà en ma faveur , mon feu pouvait lui déplaire. Elle pensa au contraire , en femme experte , que le moment du bonheur suprême était arrivé pour elle et pour moi : il ne manquait plus que d'en trouver l'occasion ; elle sut la faire naître.

Le prince était absent depuis plusieurs jours , pour son service à la cour , qui était alors à Tzarkozélo : un dimanche , je devais dîner chez un de mes

amis, la princesse le savait ; elle arrangea que ses filles , sous la conduite d'Hélène , iraient passer la journée dans une jolie petite campagne qu'elle avait à une lieue de Pétersbourg , sur les bords du fleuve. Quand je vins le matin lui offrir mes hommages , elle me dit : Ne restez pas trop long-tems à votre dîner : tâchez d'être ici à cinq heures ; j'ai quelque chose à vous communiquer. Vous viendrez me trouver dans mon petit salon.

Je n'envisageai pas sur-le-champ tout ce qui pouvait résulter pour moi de cette entrevue ; mais je n'en promis pas moins avec transport d'être exact. Effectivement , je le fus. Je monte à l'appartement de la princesse ; les laquais , habitués à me voir à toute heure , me laissent aller. Je traverse les antichambres , puis un salon , puis deux ,

puis trois, j'arrive dans sa chambre à coucher; je pénètre dans le petit salon en forme de temple, dont elle m'avait parlé, je ne la vois point : j'étais dans une mortelle inquiétude d'avoir manqué l'heure, lorsqu'une petite porte, que je ne connaissais pas encore, s'ouvre tout-à-coup, et une femme-de-chambre affidée de la princesse paraît, en me disant en russe, que la maîtresse est là. J'entre, cette femme reste en dehors, et ferme la porte sur moi. J'aperçois une seconde porte, j'ouvre; quel spectacle frappe mes regards! Un boudoir délicieux dont je ne soupçonnais pas l'existence, offre à mes yeux le sanctuaire même de la volupté. Le jour, qui venait d'en haut, perçant à travers une peinture en feuillages, répandait une douce clarté comme celle du coucher du soleil; nombre d'arbustes

et de fleurs artificielles , mais parfaitement imités , donnaient à ce charmant réduit l'air d'un bosquet de Gnide. Ces fleurs et ces arbustes n'étaient pas peints contre le mur , mais sculptés , et paraissaient sortir de terre , car le plancher imitait un gazon ; un parfum délicieux était répandu dans l'appartement ; des groupes de statues placés çà et là , et faits d'après des proportions analogues à la petitesse du lieu , représentaient , dans diverses attitudes , des scènes d'amour et de plaisir : mais ce qui en offrait une bien plus parfaite et plus ravissante image , était la princesse , qui , couchée sur un lit de roses et de jasmins , ressemblait à Fiore au milieu de ses richesses. Elle était environnée de glaces qui réfléchissaient sa figure et ses formes enchanteresses aux yeux avides de les voir

mille fois. Son seul vêtement était une robe légère : sa gorge , ses bras nus. Elle avait pris une position telle que d'autres appas se dessinaient avec une rondeur qui portait le trouble dans les sens. Sa robe retroussée montrait à découvert une jolie jambe et la naissance d'une cuisse plus blanche que l'albâtre. Ajoutez à tant de choses attrayantes un teint animé , des yeux mourans , et l'air abandonné d'une femme qui attend et desire son vainqueur. Je sentis à l'instant même que je devais être celui de la princesse , et déjà j'avais à la victoire les dispositions les plus brillantes. Approchez , me dit cette femme délicate , avec l'accent de la passion ; asseyez-vous là. J'avance avec hardiesse , je m'asseois , et n'hésite pas à lui prendre la main. Elle tenait un livre , sur lequel je jette les yeux. C'était quelques morceaux



morceaux choisis de l'Arélin , accompagnés de gravures qui offraient l'image de ce plaisir inconcevable, dont l'idée seule enchante plus que mille autres jouissances réelles. Je m'arrête sur une des plus expressives, j'y porte un œil enflammé, que je tourne alternativement sur la gravure et sur la princesse. Elle fait la même chose, et regarde tour-à-tour la peinture et moi : mais ce jeu ne dure pas long-tems ; la princesse dont la poitrine est palpitante, le visage en feu, les lèvres tremblantes, les paupières humides, tombe étendue sur son sofa, en poussant un soupir qui m'appelle. Je me jette dans ses bras, elle me serre et me baise avec transport. Elle sait être heureuse ; que faut-il encore à une femme dans ce moment de délice, pour rendre heureux son amant ? la princesse avait tout ; ce

n'était pas une mortelle , c'était une déesse que je tenais dans mes bras. O quand je vivrais mille ans , cette heure fortunée de mon existence resterait dans ma mémoire , et son souvenir réchaufferait ma vieillesse !

Tout passe dans ce monde d'un jour ; et le bonheur , hélas ! passe plus vite que le reste. Il fallut que je quittasse la princesse ; mais nous ayons été trop contents l'un de l'autre pour ne pas nous promettre de nous revoir souvent. J'eus de fréquens rendez-vous dans le charmant boudoir ; nous y goûtâmes tout ce que la volupté peut avoir de plus vif et de plus varié. Mon sort était devenu digne d'envie. La princesse m'aimait avec un abandon total , ne pensait qu'à moi , ne voyait que moi. Elle me comblait des plus riches présens , et dans moins de trois mois , elle m'avait

fait une fortune assez considérable pour assurer mon repos le reste de mes jours. Je ne donnais plus de leçons à ses filles que pour la forme ; je ne me croyais plus fait pour ce travail ennuyeux. La dissipation et le plaisir occupaient seuls ma pensée.

Mais pendant ce tems-là , que faisait Hélène ? Hélas ! la pauvrete était au désespoir. Quoique je ne lui eusse pas avoué tout ce qui concernait mon intimité avec la princesse , ce qu'elle voyait ne lui donnait que trop de certitude de la vérité. Elle m'appelait avec justice , perfide et ingrat. J'en convenais , et je ne cessais pas de l'être ; enfin , comme elle m'était tendrement attachée , et qu'elle ne pouvait pas renoncer à moi , elle prit son parti de mettre fin aux reproches ; faisant encore un certain fonds sur mon cœur ,

et connaissant la fougue de mes sens, elle imagina de se ressaisir un peu de moi par l'attrait du plaisir. Elle me conjura de partager au moins mes faveurs entr'elle et la princesse. C'était me prendre par mon faible, et j'eusse été plus fort, qu'Hélène était faite de manière à soumettre les plus rebelles. Je ne résistai donc point à ses caresses, je lui prodiguais les miennes, et je pensai qu'elle avait pris une résolution bien sage, et que tout bien calculé, il était plus doux pour moi de contenter deux femmes qu'une seule.

Un jour que la princesse était sortie avec ses filles, et ne devait rentrer qu'assez tard, je montai auprès d'Hélène. Notre conversation fut animée : nous parlâmes du passé ; nous nous retraçâmes l'instant de notre connaissance, le jour fameux de la tempête, notre

douce intimité depuis lors, mon aventure malheureuse, le zèle qu'Hélène avait mis à m'en sortir, et ce qu'elle avait fait pour ma fortune, en me plaçant chez la princesse. Hélène s'arrêta là; mais elle avait ménagé et conduit notre entretien avec tant d'art que c'était moi qui avait eu l'air de faire seul les frais de mémoire, en me rappelant tout le bien dont elle avait été la source pour moi. Ces ressouvenirs que je pouvais compter au nombre des plus agréables de ma vie, m'avaient enchanté. Hélène venait d'acquérir un nouveau prix à mes yeux; je le lui témoignai. De tendres propos furent bientôt suivis de quelques escarmouches qui annonçaient un chaud combat. Mes desirs ne tardèrent pas à être à leur comble; ceux d'Hélène avaient crû dans la même proportion. Nous tom-

bons dans les bras l'un de l'autre. Hélène sensible et tendre, s'abandonnait à la volupté avec un charme indicible ; elle oubliait l'Univers et laissait perdre toute sa connaissance dans l'abyme d'une sensation ravissante. Moi , toujours impétueux dans le combat d'amour , toujours semblable au jeune cerf qui , pressé pour la première fois de l'aiguillon du désir , bondit dans la forêt et brave tous les obstacles pour joindre sa compagne , j'apportais de mon côté trop de sentiment au plaisir , pour y mettre de la réflexion ; il nous était donc aussi impossible à l'un qu'à l'autre dans ce moment d'oubli total de nous mêmes , d'être à l'abri d'une surprise. La princesse avait laissé ses enfans chez une de ses amies , et devant aller à un souper où elle prévoyait rester une partie de la nuit , elle était

revenue chez elle pour s'habiller, et pour dire à Hélène d'aller chercher les jeunes personnes. En descendant de voiture, elle monte elle-même à l'appartement de ses filles. Toutes les portes étant ouyertes, elle entre dans la chambre de la gouvernante, et en y mettant le pied, son œil qui ne la trompe pas, mais qu'elle peut à peine croire,

» *Voit le duc au fort de ses exploits.* »

Jamais la fureur d'une femme jalouse ne fut si terrible et si prompte. Indigne catin, s'écria-t-elle, en avançant sur Hélène, avant que cette pauvre malheureuse eût eu le tems seulement de se lever du sofa où nous étions; tu vas subir le châtiment de tant d'impudeur et d'audace: disant cela, elle saisit par le bras Hélène tremblante; je veux en vain la défendre, mes efforts

n'ont pas un long succès. La princesse atteint la sonnette de l'appartement, et la tire avec tant de force, que bientôt toute sa maison, hommes et femmes, remplissent la chambre. Elle prescrit aux premiers de se saisir de moi, et jette Hélène aux secondes, en leur donnant en russe un ordre que je n'entendis pas. On nous entraîne chacun de notre côté. Je déplorai mon sort, mais bien plus encore celui d'Hélène, connaissant le caractère vindicatif et emporté de la princesse. Bientôt ma propre expérience m'apprit qu'elle avait dû être l'infortune de cette pauvre amie. Les laquais qui s'étaient emparés de moi me conduisirent dans la chambre de discipline des domestiques de la maison. L'intendant arrive, me fait déshabiller nud, et me fait subir impitoyablement, pendant dix minutes, la fla-



gellation des baguettes , punition que les maîtres font infliger , en Russie , à leurs esclaves incorrigibles. Je savais toutes les plaintes que j'étais en droit d'en porter , n'étant point natif russe , en me trouvant dans ce pays , comme tous les étrangers , sous l'autorité immédiate et unique du gouvernement ; mais la princesse qui là-dessus était aussi instruite que moi , avait pourvu à tout. Elle avait prévenu son mari , qui , furieux de ma sottise , et n'ayant déjà qu'une assez faible amitié pour moi , n'avait pas eu de peine à obtenir de son frère le maître de police , l'ordre de ma déportation.

Lorsqu'on m'eut un peu pensé pour me remettre des premières douleurs de ma fustigation , la princesse me fit venir chez elle. Je ne m'amuserai pas , me dit-elle , à faire des reproches à un

ingrat qui s'est montré aussi bassement indigne de mes bontés. Je veux bien vous juger moins criminel que la femme impudique qui a pu vous séduire. Elle a subi comme vous la première peine due à son forfait ; mais comme vous aussi elle n'en sera pas quitte pour ce léger châtiment. Vous allez être d'abord séparés pour la vie. Je ne m'explique point sur le sort que je lui réserve. Quant à vous , je vais vous faire transporter aux frontières de l'empire. Voilà l'ordre suprême qui m'en donne le droit. La voiture est prête , vos effets y ont été mis. Ma vengeance serait ignoble si elle allait vous jeter dans la misère. Vous trouverez dans votre cassette , avec tous les bijoux que vous tenez de ma trop grande bonté , la valeur de cinq mille roubles en numéraire. Allez ! je vous

souhaite d'être ailleurs plus heureux que je n'ai voulu vous le rendre en Russie ; mais je doute qu'à cet égard mes vœux s'accomplissent.

Il n'y avait rien à repliquer ; j'étais soumis à la force. Les gens de la Police m'attendaient à la porte. J'aurais été tenté de remercier cette femme qui se montrait vis-à-vis de moi , tout-à-la-fois généreuse et cruelle , si l'idée des mauvais traitemens qu'elle avait fait subir à Hélène , et qu'elle lui réservait encore n'avait entièrement occupé ma pensée. Je me jetai aux genoux de la princesse pour lui demander la grace de ma pauvre amie. Je lui exposai toute mon histoire avec Hélène. Je lui prouvai que cette malheureuse fille ne me connaissant aucun autre lien , n'avait fait que suivre un ancien penchant de son cœur en se donnant

à moi ; que j'étais par conséquent seul coupable , et que le châtimement ne devait regarder que moi : mais la princesse fut inexorable. Loin que mes supplications parussent la toucher , elle s'en aigrit davantage , et appelant ses gens , elle ordonna subitement qu'on m'emmenât. L'ordre fut bientôt exécuté. La princesse me vit partir sans daigner me dire un mot. Je n'eus pas la force non plus de proférer un son. Ainsi finit une intrigue , qui pouvait me promettre les plus brillans avantages ; ainsi s'évanouit un beau songe. Je montai en voiture ; un officier de police s'y établit avec moi ; il avait l'ordre de me surveiller et de diriger ma route ; il s'en acquitta en vrai Russe : nous avons marché deux jours et deux nuits , qu'il ne m'avait pas adressé la parole : nous nous arrê-

tion

tions à peine deux heures dans les vingt-quatre , et c'était dans les maisons les plus écartées. Toutes les fois que nous changions de chevaux dans une ville , mon camarade de voyage levait les glaces de la voiture. Au troisième jour , il ouvrit la bouche pour me parler de la pluie et du beau tems. Au quatrième , il m'annonça que nous allions être bientôt aux frontières et que sa mission allait finir , à sa grande satisfaction. Effectivement le cinquième jour de grand matin , nous atteignîmes Memel , première ville de Prusse du côté de la Russie ; mon compagnon , après m'avoir débarqué dans une auberge , m'annonça que je pouvais continuer ma route avec la même voiture , que le prince D. . . . . m'abandonnait : il me signifia en même tems , de la part de sa majesté impériale russe ,

l'ordre de ne jamais mettre les pieds dans ses états , sous peine d'exil en Sybérie. Cela fait , sans se donner le tems seulement de dîner , il prit un kibik à la poste , et repartit en toute diligence. Je le vis s'éloigner sans regret. Je pris très-bien mon parti de ma proscription d'un pays qui n'attache nullement , et qui manque toujours d'un attrait naturel , quelque agrément qui soit répandu d'ailleurs sur la vie factice qu'on y mène. Bien plus , sans le ressouvenir de la pauvre Hélène , avec ma facilité à me consoler de tout , je me serais estimé heureux. Je ne fis que coucher à Memel , et le lendemain je pris la poste pour Königsberg avec l'intention de me rendre à Berlin. .

## CHAPITRE XVI.

*Les aventures se multiplient.*

C'ÉTAIT bien quelque chose que d'avoir un projet et une intention fixe ; mais ce n'était pas tout. Il fallait pour l'exécution que je n'eusse pas une étoile qui décidait toujours positivement le contraire de mes projets. J'allai sans obstacle jusqu'à Königsberg qui n'est qu'à deux jours de Memel. Cette capitale de la Prusse ducale , qui n'a rien de curieux par elle-même , renferme une université dont le philosophe Kant est un des professeurs. Le hasard me l'ayant fait rencontrer au milieu de la rue , la vue de cet homme ,

qui, suivant ses partisans, ne connaît point d'égal en métaphysique depuis Aristote, et en morale depuis Jésus-Christ, ne me fit pas à moi d'autre impression que de me rappeler mon curé des environs de Cobourg, et surtout sa charmante épouse. C'était être bien malheureusement né, que d'aller penser à cela à propos d'un philosophe. Il y avait quelques jours que celui-ci avait manqué d'être la victime d'un fou d'une nouvelle espèce. Un soldat prussien, en sentinelle sur les remparts de Königsberg, imagine que la vie lui est insupportable, et qu'il faut la finir. Son fusil était chargé; mais il pensa que ce genre de mort n'est pas assez sûr, et qu'il vaut mieux se faire pendre. En conséquence, il se détermine à tirer sur le premier qui passera. Kant se présente. Le soldat posté derrière sa guérite, le



couche en joue. Tout-à-coup une réflexion lui survient , il juge que de tuer un homme de l'âge du professeur , était un crime qui ne valait pas la peine qu'on s'y arrêtât. Il laisse donc passer Kant , tire sur un enfant de dix ans qui le suivait à quelques pas , et l'étend roide mort. Conformément à ses désirs , le soldat fut pendu ; mais si ce maniaque avait suivi son mouvement *à priori* , quel aurait été *à posteriori* le sort du philosophe ?

Le lendemain de mon arrivée à Kônigsberg , il faisait un de ces jours nébuleux , qui commence dans ces tristes climats dès le mois d'août. J'entrai dans un café pour prendre quelque chose qui réveillât un peu mes esprits assoupis. En ouvrant la porte , j'aperçus dans un coin de la chambre un des frères illuminés qui m'avaient conduit dans

ma première journée de route , lorsqu'on me fit partir de Gotha pour Pétersbourg. Sa vue me fit frémir. Involontairement j'allai me placer à l'opposite de lui. Je pris mon café en tremblant. Quand cela fut fait , cet homme se leva , passa devant moi en me jettant un regard terrible , et en me faisant un signe d'appel auquel je n'osai pas résister. C'était absolument comme le faible rossignol tombant malgré tous ses efforts dans la gueule envenimée du crapaud , qui l'étourdit par son affreuse présence. Lorsque nous fûmes dehors : vous voilà , me dit-il , d'une voix sombre et en me regardant fixement , de retour du pays où l'ordre vous avait envoyé. Avez-vous rempli votre mission ? Je voulus commencer mon histoire.... Il suffit , interrompit-il , je sais tout. Mais n'aviez-vous donc

aucuns moyens pour n'être pas dupe d'un agent de police de Pétersbourg ? et une fois tombé dans ses filets , et délivré par hasard de l'exil auquel vous étiez condamné , deviez - vous rester inactif , oublier vos engagements avec nous , et ne pas prendre le plus léger intérêt aux malheurs de vos frères , qui , comme vous le saviez , avaient été exposés à la plus cruelle persécution dans le tems qu'on vous y arrêtât ? — Hélas ! dans ma position , comment pouvais-je. . . . — Comment ! la voie de la correspondance avec Gotha ne vous était-elle pas ouverte ? Ne vous avions-nous pas laissé des adresses sûres , et une manière d'écrire hors de toute suspicion ? Dans cet instant , je me rappelai cette circonstance que j'avais absolument oublié : interdit , confus , je n'osai pas répliquer un mot. Vous sa-

vez, ajouta mon homme, par quels sermens vous êtes lié, et quels droits vous avez concédés sur votre personne....

— A ces paroles, je me crus perdu.

Il continua, je ne veux pas cependant vous effrayer hors de propos ; vos fautes étant de nature à pouvoir se rejeter sur le compte de la jeunesse et de l'étourderie, je ne doute pas que l'ordre ne soit indulgent à votre égard : mais il est essentiel que vous expiez votre tiédeur par un renouvellement de zèle, et que votre activité répare le tems que vous avez perdu. Vous savez dans quel moment d'effervescence et d'agitation se trouve maintenant les Polonais. Ce peuple ; naturellement enthousiaste, passionné, superstitieux, mais avec cela plein de bravoure et de généreux élans, veut réformer sa constitution, l'asseoir sur une base fixe et

débarrassée du fléau de l'anarchie , que l'ambition des grands a constamment entretenu chez lui , prendre enfin son rang parmi les nations policées de l'Europe. Si cette crise heureuse pour une nation , se passe sans que les vrais principes de l'état social , ( savoir ceux que nous professons ) aient été proclamés dans son sein et soient devenus le fondement de ses lois , c'en est fait pour long - tems , ils n'y revivront plus , et nous perdons le peuple le plus fait pour adopter et propager nos maximes. Jugez donc s'il est essentiel pour les intérêts de l'ordre et par conséquent pour ceux de l'humanité de ne pas laisser échapper cet instant décisif. Nous allons nous rendre à Varsovie. Vous me paraissez jouir dans ce moment de quelque aisance. Que le principe universel de la nature en soit loué ! Vous

me mettez au fait de vos moyens, nous partagerons en frères et du moins vous ferez oublier à l'ordre, par cette conduite méritoire, les torts qu'il peut avoir à vous reprocher.

Je fus atterré à ce discours. Jamais la vertu de la fraternité n'avait eu moins d'accès dans mon cœur, et jamais je ne m'étais senti moins porté à la communauté de bien. Belli (c'était le nom de mon cher frère en illumination), avait l'air d'un brigand. De longs cheveux noirs et gras qui lui tombaient sur le front et sur les joues, un teint blême, un regard farouche et sournois, de grandes dents affilées, un habit rempli de pièces, un large chapeau crasseux, une culotte déteinte, des bas sales et des souliers crottés, tout cela n'excitait en moi rien moins que le désir d'une relation intime. J'en

étais d'autant moins tenté que j'avais quitté Belli dans une position bien différente ; et que les causes qui l'avaient mis dans celle où je le trouvais, devaient m'être très-suspectes. D'ailleurs il m'était devenu impossible de séparer l'idée de l'illumination de celle de la Sybérie ; ce genre de lumière me paraissait toujours tenir de la nature des aurores boréales, et cette crainte salutaire qu'il faudrait qu'on pût inspirer à tous mes confrères, pour la tranquillité du monde, me dégoûtait terriblement et de cette belle doctrine et de l'envie d'en être l'apôtre. Je commençais à prendre un peu d'expérience et de réflexion. J'étais bien toujours aussi insatiable de mon mérite, aussi préoccupé de l'idée qu'une existence brillante serait un jour la mienne ; mais les kantien et les illu-

minés m'avait guéri de la manie d'en chercher la source dans les systèmes de philosophie.

Il me fut donc impossible de ne pas me montrer hésitant sur la proposition de Belli. Cet homme ne me presse ni ne me sollicite nullement, mais me serrant fortement le bras, et me regardant d'un œil vraiment effroyable, il articule d'une voix rauque ces deux mots : *c'est bon* ; puis il s'éloigne. Je reste glacé d'épouvante ; toutes les menaces de Weishaupt se retracent à mon imagination ; une mort affreuse est devant moi. Le peu de force que je recouvre, je m'en sers à courir après Belli. C'est moi qui le conjure, qui le presse de ne pas m'abandonner, que je suis prêt à le suivre. Il se fait long-temps prier, il cède enfin, nous passons encore deux jours à Königsberg à faire nos préparatifs



tifs de route, à méditer les moyens d'exécuter nos projets, et moi par là-dessus à mettre Belly au fait de tout ce qui me concerne et de tout ce que je possède. Enfin le troisième jour nous prenons la poste, et nous étalant tous deux dans la bonne chaise que je tenais de la munificence de la princesse D..... nous nous élançons sur la route de Varsovie.

Quatre jours s'étaient passés depuis que nous voyagions : Belly m'ayant dit qu'il connaissait parfaitement la Pologne, je l'avais laissé maître de diriger à son gré et la route et tous les arrangemens à prendre. J'avais été un peu surpris de ce que nous avions quitté la poste pour prendre des chevaux de louage, que nous renouvelions d'un jour à l'autre, par arrangement avec les fermiers qui se trouvaient sur notre pas-

sage, et je n'avais pas été moins étonné de ce que nous eussions abandonné le chemin le plus fréquenté pour nous enfoncer dans des voies de traverse, qui se prolongeaient à travers de bois dont on ne voyait pas la fin. Sur mes observations à cet égard, Belly m'avait répondu que c'était la manière la plus économique et la plus expéditive de voyager en Pologne, et que les chemins qu'il me faisait suivre abrégeaient notre marche au moins d'un tiers.

Le soir du quatrième jour, nous avions pris des chevaux chez un juif qui habitait une maison isolée voisine d'un bois. Belly m'avait paru connaître cet homme d'une manière toute particulière. Quoiqu'il eût des valets, il voulut nous conduire lui-même : il attèle quatre chevaux, et nous partons au grand galop; nous sommes bientôt dans le

bois , le train ne se ralentit point. A tout instant le chemin que nous suivons est coupé par un autre , et presque autant de fois notre juif quitte sa direction actuelle , pour prendre celle qui se présente à côté de lui. Quand ce manège a duré deux heures , nous perdons toute trace de chemin , et nous allons à travers le bois , nous frayant nous-mêmes une route sur les débris des brossailles que les chevaux foulaient aux pieds , et frisant de très-près les plus gros arbres , sans que notre postillon ait encore diminué son allure ; enfin nous arrivâmes à un terrain gras et bourbeux qui , malgré le goût de notre juif pour la galopade , le force à se mettre au pas. Les chevaux paraissent tirer avec peine ; Belly me propose de marcher : le juif descend aussi de cheval , et nous voilà à che-

miner ensemble. Belly et le juif commencent une conversation en Polonais qui dure long-tems , et ils rallentissent leurs pas. Moi , qui ne les entendais point , je me mets machinalement à marcher devant eux , et je m'en allais rêvant à toutes mes aventures , et surtout au regret que j'avais de m'être engagé dans un voyage aussi désagréable avec Belly , quand tout-à-coup je sens une corde qui me passe par-dessus la tête et m'enveloppe le corps ; un nœud coulant serré par une main vigoureuse , m'ôte l'usage des deux bras , et le coquin de juif , qui tenait le bout de la corde , me tire fortement à lui , et m'entraîne vers un arbre. Je jette des cris perçans ; je réclame l'assistance de Belly ; ce traître ne daigne pas seulement me répondre une parole ; et , avec le sang - froid d'un insigne scé-

lérat, il aide le juif à me coller à l'arbre, et me tient les jambes pendant que l'infernal Israélite m'attache tout-autour, comme une valise sur la croupe d'un cheval. Cela fait, ces hommes abominables m'enlèvent ma montre, mon porte-feuille, quelques bijoux que j'avais sur moi, et tout mon argent; et en s'éloignant, Belly a l'effronterie de me vanter sa modération, et de me prier d'observer qu'il ne m'a fait aucun mal, et qu'il m'a laissé mes habits. J'eus beau le conjurer de me dire la raison d'un pareil traitement, beau le presser de prendre tout ce que je possédais, pourvu qu'il me laissât ma liberté, il fut inexorable. Je le vis monter dans ma voiture avec le juif, tourner bride, et partir comme un trait: il me fut aisé d'en conclure que ces coquins connaissent parfaitement la forêt, et qu'ils

n'avaient fait semblant de s'égarer et de s'engager dans de mauvais chemins, que pour venir plus sûrement à bout de leur dessein perfide.

C'était à la chute de la nuit que ces deux misérables me laissaient dans cette déplorable situation. Il fallut bien me résigner : il fallut oublier tout espoir, pour ne penser qu'à la mort. Je dois dire, à ma louange, ou plutôt à la gloire de cette providence secourable, qui n'abandonne pas l'homme dans les plus grands revers, que jamais je ne m'étais senti plus fort et plus résolu. On peut aisément imaginer que ma nuit fut affreuse. Je ne vis pointer le jour que pour penser que ce serait le dernier de ma vie, et j'allais expirer dans de cruelles angoisses, car déjà la faim me faisait sentir son tourment. Aussi accablé par les besoins physiques que

par les peines morales , déjà je fermis les yeux, comme pour me dérober à moi-même la vue de ma triste fin ; déjà je rejetais loin de moi toute idée , et je refusais à mon intelligence le droit de me distraire ; déjà enfin je me regardais comme mort , lorsqu'un bruit effroyable qui s'élève subitement dans la forêt , m'annonce un soulagement quelconque à mes peines , et que si je n'ai pas le bonheur d'être délivré par des êtres humains , une bête féroce , en me dévorant , abrégera du moins mes souffrances.

Pendant que je faisais ces réflexions , le bruit croissait toujours : tout-à-coup je vois sortir d'une partie très-épaisse du bois , à peu de distance du lieu de mon supplice , un ours monstrueux. Cet animal vient droit à moi , mais sans m'appercevoir. D'un air effaré , il tourne

tout-au-tour de la place où j'étais ; il flaire plusieurs arbres ; il flotte un instant dans l'indécision ; il juge enfin que l'arbre auquel j'étais attaché , est , par sa grosseur et par son élévation , le plus digne de le porter et de le mettre à l'abri. Il se met en train d'y grimper : le bonheur veut que ce soit du côté opposé à moi ; que l'on juge de mon anxiété ! L'ours , au surplus , n'avait pas le tems de penser à moi ; uniquement occupé de se soustraire aux chiens qui le poursuivaient , et dont il entendait la voix , je crois qu'il m'aurait apperçu , que l'envie de me faire du mal ne lui serait pas venue. Cette bête redoutable était à peine au poste qu'elle s'était choisi , qu'une meute de cinquante mâtons arrive au pied de l'arbre en hurlant effroyablement. Je faillis d'abord être la victime des plus



empressés , qui me prirent pour l'ours :  
 mais bientôt les piqueurs sont à leur  
 suite ; leur étonnement en m'apperce-  
 vant , tient de la stupeur , et je suis  
 persuadé que plusieurs eurent la su-  
 perstition de croire que je n'étais qu'un  
 sorcier qui s'était déguisé en ours pour  
 les attirer-là. Cependant ma situation  
 lamentable n'annonçant pas un être bien  
 à craindre , ils me délièrent ; pendant  
 qu'ils vauaient à cet acte d'humanité ,  
 leur maître arrive. C'était un seigneur  
 polonais , dont le château était à deux  
 lieues de là , et prenait ce jour-là , par  
 bonheur pour moi , le plaisir de la  
 chasse. Il parlait très-bien français. Je  
 lui eus bientôt fait mon histoire , qui  
 l'intéressa singulièrement. Toujours  
 amateur des choses extraordinaires ,  
 comme tous ses compatriotes , il n'hé-  
 sita pas à me proposer de me prendre

chez lui. Vous pourrez , me dit-il , m'être fort utile comme homme de confiance , et particulièrement attaché à ma personne. J'ai perdu depuis peu un excellent sujet , il m'est essentiel de le remplacer. On peut juger si j'acceptai. J'indiquai la retraite de l'ours entre les branches de l'arbre : on l'abatti à coups de carabine. Un ample déjeuner fut servi sur l'herbe pour signaler sa défaite ; et , déjà remis de mes fatigues , et remerciant le ciel de sa nouvelle faveur , j'accompagnai le comte chez lui , et fut , dès le soir même , installé dans sa maison , comme son premier valet-de-chambre.

## CHAPITRE XVII.

*De mieux en mieux.*

QUELQUE différente que fût ma nouvelle situation de ce que je pouvais me promettre , si j'avais conservé le petit fonds de fortune que j'avais apporté de Russie , je ne m'en estimais pas moins très-heureux d'avoir été garanti d'une manière aussi inattendue , de la mort la plus horrible. Le comte P... avait des qualités , mais il était Polonais dans l'ame ; c'est - à - dire , qu'avec de l'esprit , de la grâce , de la magnificence et du goût pour les étrangers , il était hautain , emporté , dissimulé et capricieux à l'excès. J'avais quelquefois de

durs momens à passer. Il est vrai que les scènes orageuses étaient toujours suivies de présens qui apaisaient mon humeur et me rendaient du courage. Mais bientôt je me trouvai attaché à cette maison par un autre intérêt, qui me fit prendre aisément mon parti de toutes les bourasque du comte.

Ce seigneur était veuf ; il avait deux enfans , un fils et une fille. Il adolâtrait le premier et détestait la seconde , sans que l'un de ces sentimens fût mieux justifié que l'autre. Son fils voyageait alors avec son gouverneur. Sa fille , restée seule , était exposée du matin au soir à l'irascibilité fantasque d'un père dur et injuste. Il était difficile d'être plus malheureuse qu'Ivana , et d'avoir moins de disposition à supporter les souffrances. Elle était aussi fière que son père , et si la crainte et la dissimulation

mulation lui aidaiient à cacher son chagrin , c'était un feu étouffé qui n'en brûlait qu'avec plus de force. Au physique et au moral Ivana avait parfaitement le caractère de sa nation. Plus belle que jolie , elle portait sur une coupe de visage allongé , les traits les plus expressifs. Des sourcils noirs-jais surmontaient des yeux vifs et brillans , et des cheveux de la même couleur ombrageaient un front majestueux. Un nez court mais un peu gros , des lèvres très apparentes et bordées d'un rouge vif , des dents d'ivoire , une taille noble et élancée , un port de reine , tout cela faisait d'Ivana une femme remarquable et imposante , de qui l'on ne pouvait pas dire jusqu'à quel point elle plaisait , mais auprès de qui l'on était transporté du désir de plaire. Elle était décidée , courageuse et persévérante , peu

sensible par disposition d'ame , mais capable d'un dévouement sans bornes , quand sa tête était montée ; naturellement impérieuse , elle rongait avec impatience le frein qu'on lui imposait. Du reste , spirituelle , aimable , généreuse et grande dans ses manières , pleine d'imagination , de fantaisies ; impétueuse , détestant la contrainte , annonçant dans toute sa personne cette ardeur au plaisir qui enivre un homme , Ivana avait tout ce qui fallait pour inspirer de grandes passions. On trouve de ces tournures de femmes au sein des nations Slaves , plus que chez d'autres nations , et il est singulier que , parmi des peuples portés à la servitude par leurs dispositions naturelles aussi bien que par leurs lois politiques et religieuses , et où les usages mêmes et l'opinion , en étendant les droits des

maris , font des femmes les premiers esclaves , ce sexe ait su contrebalancer par son caractère l'autorité de la religion , des usages et des lois : du moins est-il certain que la prépondérance des femmes est immense en Pologne et en Russie. On connaît leur empire à la cour de Pétersbourg ; on sait jusqu'à quel point elles participaient par leurs intrigues aux délibérations des diètes polonaises ; et , indépendamment de cette influence qu'elles exercent en grand dans ces deux états , rien n'est plus commun que d'y voir des ménages où l'autorité dévolue par la nature aux mâles a passé entre les mains des femmes : Ivana était bien du nombre de celles qui devaient s'efforcer d'usurper ce qui ne leur était pas dû , mais vingt-deux ans , et son isolement à la campagne , ne lui avaient pas encore

permis de faire un grand usage de son penchant à la domination , et de ses moyens pour l'obtenir. L'essai qu'elle en fit sur moi devait être suivi d'un succès immanquable. Je n'étais pas homme à résister , sous aucun rapport , à la séduction d'Ivana ; et peut-être qu'à son tour , avec le besoin d'aimer qui sûrement tourmentait son cœur , il lui eût été difficile de ne pas céder à l'attrait d'un beau garçon , passablement aimable (j'ose le dire) et spirituel , sur-tout passionné pour les femmes , ce qui doit produire sur elles le même effet que leur penchant à la tendresse produit sur nous. Dès le premier abord Ivana m'avait paru charmante , et j'avais bien béni le sort qui me faisait rencontrer ce bel objet dans la maison où l'infortune me confinait avec un triste emploi. Bientôt je vis dans ses



regards que je ne lui déplaisais pas. Les miens jusqu'alors timides ( quoique la princesse D..... m'eût déjà fait expérimenter que l'amour rapproche les distances ) devinrent tout de feu. Cet état d'incertitude ne pouvait pas durer long-tems. Nous avions parlé jusqu'alors Ivana et moi de choses indifférentes ou du moins étrangères à l'amour. Elle m'avait beaucoup interrogé sur ma naissance et mes aventures , et avait paru enchantée d'apprendre qui j'étais. Insensiblement , nous nous rapprochâmes pour nous regarder sans rien dire ; et puis nous nous parlâmes par mots entrecoupés ; et puis un jour j'osai , presque étouffant , articuler quelques mots de tendresse ; et puis Ivana , que cet aveu parut soulager beaucoup , me répondit avec assez d'assurance ; et puis je devins plus hardi , et je fis des

phrases entières de déclaration ; et puis à son tour elle s'embarrassa et me répondit par monosyllabes , au travers desquels un *oui* lui échappa sur une question qui exigeait positivement l'affirmative ou la négative ; et puis alors ma langue déborda comme un torrent ; et puis Ivana me répéta timidement qu'elle m'aimait ; et puis elle le réitéra plus fort , et puis elle le dit vingt fois d'un ton expressif , et puis cent d'un ton passionné ; et puis nous voilà épris l'un pour l'autre d'une ardeur qui n'a plus de bornes ; et puis les exclamations , les transports , les sermens ; et puis le délire complet de deux têtes heureuses de leur folie , qui ne voudraient pas , pour tous les trésors du monde , recouvrer leur raison , et qui sont déterminés , en dépit de tous les obstacles , à suivre le penchant qui les subjugue.

Mais que l'on ne s' imagine pas qu'entraînée par le délire de l'amour , Ivana qui avait rendu son cœur , fut disposée à rendre sa personne : une ame tendre , et éprise , une imagination ardente , un tempérament de feu , semblaient travailler de concert à faciliter sa conquête ; et cependant , soit vertu , fierté , calcul , ou peut-être toutes ces trois raisons ensemble , elle repoussait avec vivacité et indignation la plus légère familiarité de ma part. Peu habitué à cette résistance , elle irritait à l'excès mes desirs , la tête me tourna complètement ; et bientôt la fière Ivana eut la satisfaction de ne voir en moi qu'un esclave aveuglément dévoué à toutes ses volontés.

Un jour que je l'entretenais de ma passion avec l'ardeur que j'y mettais ordinairement ; mon ami , me dit-elle ,

le tems est enfin venu d'exécuter un projet que je médite depuis long-tems ; et pour lequel je suis sûr d'avance que je te trouverai résolu. — Jusqu'à la mort, m'écriai-je ; parlez. — Ivana , mon ami , lasse d'une vie de contradictions et d'ennuis , veut faire ton bonheur et le sien aux dépens même de sa réputation. Je n'ai rien à espérer d'un père inflexible , et tout ce que j'ai à en attendre est un surcroît de mauvais traitemens s'il venait à découvrir la flamme dont je brûle pour toi. Ni la maison paternelle , ni ma patrie , n'offrant d'asyle à notre félicité , fuyons , cher Bernard , allons chercher dans des contrées étrangères la paix et le bonheur que nous ne pouvons pas trouver ici. Le receveur de mon père , qui m'est dévoué , et qui est aussi las d'être le serviteur du comte que moi d'être sa fille , me livrera

soixante mille florins , sur lesquels je lui en ai promis dix , dès que nous serons sur une terre franche. Un juif d'un zèle et d'une discrétion éprouvée pour moi , me fournira une voiture et des chevaux , au jour , à l'heure et au lieu qui me conviendront ; enfin un de mes parens fort en crédit à Varsovie , d'après la demande que je lui en ai faite sous des prétextes plausibles , m'a déjà envoyé des passeports qui nous mettront tous deux , ainsi que le receveur , à l'abri de tout événement , et au-dessus de tout obstacle. Te sens-tu déterminé , mon cher Bernard , veux-tu me consacrer ta vie , et courir avec moi les chances d'une nouvelle destinée. Si tu acceptes , nous partirons dans peu de jours.

Vivre pour toi , mourir avec toi , ma chère Ivana , voilà le seul vœu de Ber-

nard. O que ne te dois-je pas ! quels sentimens d'amour et de reconnaissances ! quel dévouement et quels efforts pourront jamais payer ce que tu fais pour moi ? Cher Ivana , mes forces seront-elles à l'épreuve de tant de félicité ? L'heureux Bernard va devenir ton amant et ton époux !

A cette exclamation Ivana m'exprime son aveu par un tendre baiser. C'était le premier que je recevais d'elle. Il fit rouler en moi des torrens de feu. Je me jette à ses pieds. Je prends le ciel à témoin de mon amour et de ma constance , et si le triomphe d'une femme est dans les délices de l'homme qui l'aime , jamais aucune ne put réclamer des trophées plus légitimement qu'Ivana.

Nous ne trouvâmes pas beaucoup de difficultés à faire convertir en lettres-

de-change l'argent que le Receveur avait entre les mains. Nous les primes sur Vienne qui nous parut tout-à-la-fois une ville agréable et sûre , et dans laquelle il nous serait facile de vivre contents et ignorés. Nos passeports parfaitement en règle, nous désignaient le receveur et moi comme des négocians Polonais et Ivana comme ma femme. Tous ces préliminaires importants étant terminés , nous fîmes avertir le juif qui devait nous conduire de venir nous parler. Cet homme avait une petite auberge à deux lieues de nous , sur la route de Varsovie à Cracovie. C'était positivement celle que nous devions prendre. Il avait des chevaux et était dans l'usage d'en fournir aux voyageurs , ce qui faisait que son absence ne pouvait nullement paraître suspecte : nous convinmes avec lui qu'il se ren-

drait avec sa voiture bien atelée à une demie-lieue du château du comte , à l'entrée de la nuit. Nous lui donnâmes d'avance quelque peu de hardes dont nous avions besoin pour la route , étant résolus d'ailleurs de ne nous charger d'aucuns paquets et de sortir de la maison , comme si nous allions à la promenade. Ivana avait des diamans à elle , et trouva le moyen d'en enlever encore pour une somme considérable dans l'écrin de son père. Au jour marqué , Ivana parla après dîner d'une promenade dont la beauté du tems justifiait parfaitement le désir. Son père , fort habitué à la voir sortir avec moi , ne fit seulement pas attention à ce qu'elle disait. Nous sortons à cinq heures ; c'était à la fin de l'automne , le soleil était près de se coucher. Le receveur nous accompagne : nous nous rendons  
tranquillement.



tranquillement au lieu où nous devions trouver la voiture ; elle y était arrivée : nous montons sans être vus de personne. Le juif, qui connaissait parfaitement le pays, nous mène pendant deux heures, au grand trot, par des chemins de traverse jusques sur la route de Cracovie, et avant que l'heure fût arrivée où l'on pouvait être inquiet de notre absence au château, nous en étions déjà à cinq lieues.

Le juif, qui était largement payé, et qui avait des chevaux excellens, nous conduisit toute la nuit : le lendemain à la pointe du jour, nous étions déjà à Iwoléna, où nous passâmes la Vistule. Le juif nous quitta là, mais nous ne nous arrêtâmes pas ; continuant de répandre généreusement l'argent aux postes, nous fûmes supérieurement servis, et à la fin de notre troisième jour

de route , nous vîmes les clochers de Cracovie.

O ville à jamais célèbre pour moi ! quel souvenir vient m'agiter au moment où j'écris ton nom ! Cracovie ! c'est dans tes murs que je goûtai un bonheur inéffable. Momens de délices , votre effet sur le cœur de l'homme est durable ; et tout fugitif qu'est le plaisir , il reste encore plus empreint dans la mémoire que la douleur.

Ce fut à Cracovie que , pour la première fois depuis notre départ , nous mîmes le pied hors de la voiture. Nous nous arrêtâmes dans une auberge de bonne mine ; et jamais je ne dépeindrai quel fut mon trouble et mon émotion lorsque j'entendis Ivana demander pour nous deux une chambre commune. Le receveur nous avait quitté à la poste précédente , et avait pris la route de la

Hongrie, où il comptait se fixer. Conformément à l'ordre d'Ivana, on nous installe dans un bel appartement où il n'y avait qu'un lit. Je la regardais, je ne proférais pas une parole ; le cœur me battait, et toutes mes facultés étaient tendues vers cet objet enchanteur, dont la possession au moment même où j'y touchais, me paraissait encore un bonheur au-dessus de l'humanité.

On peut juger si je fus tenté de souper dans cet état. J'étais ivre ; j'étais fou. Ivana, qui s'apercevait de mon émotion extrême, ne disait mot ou ne parlait que de choses indifférentes. Elle avait l'air tranquille, mais elle jouissait d'autant plus de son triomphe, que son calme même excitait davantage mes desirs et mes transports.

Après souper, Ivana parla du besoin qu'elle avait de se coucher, et souriant

et me regardant d'un air moitié tendre et moitié malin , elle se mit à se déshabiller. Je la regardais faire , ne pouvant encore m'habituer à l'idée de mon bonheur , et croyant que ce que je voyais était un songe. Ivana relève ses cheveux , ôte sa robe , son fichu , son corset. Un sein éclatant de blancheur , un bouton de rose , sont étalés à mes regards. Je les contemple avidement , mais dans une immobilité parfaite , et je ne peux pas encore me persuader que je veille. Feignant de ne pas voir mon trouble , elle s'assied en face de moi , et se met à se déchausser , mais de manière cependant à ne me faire voir qu'un joli pied , qu'une jambe jettée au moule , qui pouvaient donner l'idée la plus délicieuse des appas qu'elle dissimulait. Un jupon restait encore , et rien ne pouvait me faire sortir de la

stupeur où j'étais plongé, lorsqu'Ivana s'approche de moi, et me serrant dans ses bras, en penchant sur mon sein un visage enflammé : l'époux, me dit-elle, dédaignera-t-il la couche nuptiale, et son épouse ira-t-elle seule y cacher ses feux et sa honte ? Ces mots sont pour moi comme une commotion électrique. Je m'arrache des bras d'Ivana, mais c'est pour y voler bientôt. Je n'ôte pas mes habits, je les déchire. Ivana a déjà laissé tomber le seul vêtement qui couvrirait encore ses appas. Elle est au lit, je m'y jette presque en même tems. Je suis accueilli avec autant d'ardeur que j'en apporte. Jamais la déesse de la volupté ne reçut un pareil hommage. Ivana est heureuse pour la première fois, et j'apprends avec elle que je n'avais pas encore parcouru toute la carrière du bonheur.

À une heure de la plus vive agitation succédèrent plusieurs heures du plus profond sommeil. Nous passâmes un jour à Cracovie ; ce fut un de ces jours rares qui marquent dans le cours de l'existence. Nous n'osâmes pas nous arrêter davantage , parce qu'il nous importait de ne pas tarder à quitter le territoire polonais. Nous étions Ivana et moi tous deux d'un âge et d'une santé à ne pas craindre les fatigues. Nous résolûmes d'aller d'une seule traite jusqu'à Vienne : ce projet fut soutenu et exécuté , et au bout de trois jours et de trois nuits, nous entrâmes bruyamment ( grâce au zèle de notre postillon ), dans la ville antique , splendide et populeuse, qui, depuis trois siècles, est le centre d'une des plus puissantes monarchies de l'Europe.

## CHAPITRE XVIII.

*Vienne.*

JE parlerai de cette ville avec reconnaissance, peut-être avec prévention, si c'est en avoir que de rendre justice à un lieu où l'on a passé une année charmante, à l'agrément de laquelle mille causes ont contribué. Tout en y arrivant, nous louâmes, Ivana et moi, un logement commode dans un faubourg appelé *Leopolstadt*, près des promenades, près de la ville, dont le Danube seul nous séparait, ayant la jouissance d'un joli jardin, et à même de mener long-tems une vie douce et ignorée, ce qui convenait autant à notre position qu'à nos goûts.

Ivana s'étant défait de tous ses diamans , nous plaçâmes facilement et à de bons intérêts , 50,000 florins qui nous restaient de fonds. Le revenu que nous nous fîmes par ce moyen , nous mit en état de vivre avec beaucoup d'aisance dans une ville où les principaux besoins de la vie sont aussi peu chers qu'à Vienne. Notre établissement terminé , Ivana découvrit un prêtre polonais qui ne fit pas la moindre difficulté de nous marier , et dès-lors nous ne pensâmes qu'à jouir d'un sort heureux que nous avions tout lieu de considérer comme étant fixé pour jamais.

Je ne tardai pas à mettre à profit l'oisiveté de mon existence, pour me livrer un peu à l'étude que j'aimais toujours , beaucoup aux plaisirs , à la société , mais sur-tout à la prome-



nade , genre de distraction qui favorisait mon activité , mon inconstance et ma passion de rêver. Je parcourus Vienne et ses environs avec un soin minutieux , et tout ce que j'y observai d'intéressant fut au nombre des plus grands plaisirs que je goûtai pendant mon séjour dans cette ville. Vienne comprend deux parties principales , la cité et les fauxbourgs. La cité s'étend en forme oblongue , dans un espace grand comme six fois l'île du Palais à Paris. Elle renferme 70,000 âmes. C'est-là que se trouve le palais impérial , les principaux hôtels , églises et édifices publics. La cité est fortifiée d'une simple enceinte de fortifications sans ouvrages avancés. Ces fortifications parfaitement entretenues occupent , tout autour de la ville un terrain de 80 toises de profondeur. Ce terrain n'est perdu ni pour

l'agrément ni pour l'utilité. Les remparts sont plantés d'arbres depuis long-tems, et il en résulte une jolie promenade : indépendamment de cela Joseph II, qui avait du goût et de la grandeur dans les vues, a fait couper le vaste espace que renferme les glacis par des allées de maronniers, qui, se croisant en tous sens, forment la communication des diverses parties de la ville et des faubourgs d'une manière aussi belle que commode ; cet espace bien aéré, placé entre Vienne et ses faubourgs est à mon gré quelque chose de très-précieux pour une aussi grande ville, et c'est en partie à cette cause que j'attribue la salubrité de celle-ci. On ne connaît point les maladies épidémiques à Vienne. On y mange bien, les humeurs s'y élaborent à merveille ; on y vit long-tems, et les ha-

bitans du pays , prouvent par leur tournure robuste que le sol qui les porte est favorable à l'espèce humaine.

Il ne faut cependant pas induire de là que le climat de Vienne soit sans inconvéniens : il y règne de grands vents qui , en été , dans un terrain naturellement sablonneux , élèvent des tourbillons de poussière nuisibles aux yeux et à la poitrine , et en hiver , occasionnent un froid glacial d'où il résulte beaucoup de maladies pour le peuple et les gens imprévoyans. Dans la campagne de Vienne ces inconvéniens sont moins sensibles , et c'est-là qu'on jouit d'un climat doux et bienfaisant ; en général , il faut voir Vienne dans sa campagne et dans ses promenades , autant que dans elle-même. La situation de cette ville est délicieuse. Qu'on se représente une étendue de pays ( que

l'imagination peut borner, si elle le juge à propos, à huit lieues carrées), coupée d'Occident en Orient par un fleuve majestueux ; sur la rive gauche de ce fleuve, une riche et fertile plaine ; sur la rive droite, un terrain qui s'élevant insensiblement et avec grâce, finit par engendrer une chaîne de hautes collines, où le mélange des vignes, des jardins, des vergers, des ruisseaux, des cascades, des chaumières, des palais et des bois, forment des aspects enchanteurs. Le long du fleuve règne une prairie ; ses bras nombreux forment des îles, dont quelques-unes réalisent la peinture que l'antiquité nous fait de Paphos et de Gnide. La plus grande de ces îles est celle qu'on nomme le *Prater*, qui est la principale promenade de Vienne. Cette promenade est contiguë au faubourg de *Leopoldstadt*,  
et

et une superbe avenue y conduit. Le *Prater* faisait autrefois partie des plaisirs de l'empereur ; mais Joseph II, qui préféra l'agrément du public à l'étendue de sa chasse, le convertit en une promenade. La façon en coûta peu : on élargit les allées de la forêt, et on laissa la plantation telle que l'habile et industrieuse nature l'avait-faite. Il est difficile d'imaginer un plus beau lieu ; tout s'y réunit pour flatter l'ame et les sens ; veut-on jouir du coup-d'œil de la magnificence ? qu'on aille dans la grande allée du *Prater*, contempler sur une ligne droite de la longueur d'une lieue, la file de quatre cents des plus élégantes voitures et des plus brillantes livrées de l'Europe. Préfère-t-on le spectacle de l'aisance et de la gaieté ? qu'on voye sur le tapis verd qui s'étend au loin, de droite et de gauche

de l'allée principale, une multitude de jolies maisons de bois destinées aux festins et aux divertissemens, et un peuple immense mangeant, buvant, riant, dansant, se livrant à toutes sortes de jeux avec un abandon qui annonce son aptitude au plaisir, une profusion qui dénote qu'on ne lui enlève pas les moyens de se satisfaire, une décence et une tranquillité qui prouvent sa bonté originelle et son goût pour l'ordre et la paix. Enfin, cherche-t-on la solitude? qu'on s'enfonce dans l'épaisseur du bois où les charmes primitifs de la nature n'ont point été altérés, et où le silence rêveur des forêts n'est interrompu que par le chant des oiseaux ou l'arrivée d'un couple d'amans qui vient furtivement s'y cacher. Les femmes, cet ornement du monde, le sont aussi de cette prome-

nade. J'en ai vu à Vienne dont le défaut, à mon gré, était d'être trop belles ; car c'est un supplice pour l'homme passionné que d'avoir sous les yeux des objets qui le pénètrent d'un feu dévorant, et qu'il ne peut pas posséder. J'en ai vu qui, aux formes rondes et appétissantes des Allemandes, réunissaient la taille légère et souple des Parisiennes ; la noblesse et l'air sentimental des Anglaises, la figure expressive des Italiennes, le regard de feu des Espagnoles, le teint des beautés Saxonnes, avec la chevelure d'ébène de celles de Sicile ; en fallait-il davantage pour justifier l'enthousiasme et l'amour que leur vue m'inspirait ? Il est difficile à un homme sensible et pour qui les femmes sont la source de tout bonheur, d'être constant à Vienne. Les traits d'Ivana, son esprit, ses grâces,

son ardeur pour le plaisir , ne purent pas la mettre à l'abri de mes infidélités ; elle s'en apperçut quelquefois , et notre intelligence en reçut une altération qui lui fit une peine cruelle ; mais le tems de la sagesse n'était pas venu pour moi , et mes passions devaient encore être pendant quelque tems un obstacle à ma tranquillité.

La nature , qui a voulu douer les femmes de Vienne de tous les moyens de plaire , leur a donné avec les charmes les plus séduisans le besoin d'aimer et le besoin non moins pressant d'être aimées à leur tour. Pour résister à ces syrènes enchanteresses , il faudrait autant d'Ulysses. Quant à moi , qui aurait à peine été digne d'être du nombre des compagnons de ce sage guerrier , je me livrai tout bonnement au penchant irrésistible qui m'entraînait vers ces



créatures célestes. Les plaisirs variés et trop doux (puisqu'ils devaient finir), que je goûtai au milieu d'elles, seront à jamais l'objet de mes souvenirs et de mes regrets ; et à tous les argumens des partisans de la constance et des amours prolongés , j'opposerai toujours le doux système et les prudentes combinaisons des aimables Viennoises.

Tout respire à Vienne l'amour du plaisir. Le soir, parcourez la ville, c'est une foule empressée de belles et de beaux qui, dans des toilettes éclatantes et magnifiques, courent chercher la dissipation aux spectacles, aux redoutes, aux promenades. Entrez dans les faubourgs, c'est une bourgeoisie aisée qui, satisfaite du présent où tout lui sourit, et peu soucieuse de l'avenir, se livre avec une ardeur remarquable aux danses, aux jeux, à la bonne chère,

et ne se lasse jamais de recommencer le lendemain ce qui l'a rendue si contente la veille. Sortez des barrières , toutes les maisons sont autant de lieux de divertissemens où le peuple imite ce qu'il voit faire aux autres classes, avec une fidélité, un zèle et une persévérance qui ne laissent rien à désirer. Pénétrez dans les jardins et les promenades publiques , c'est tous les ordres de la société réunis , donnant à qui mieux mieux le spectacle de la légèreté et de la folie viennoise. Enfin , de quelque côté que l'œil se dirige , il se repose sur le riant tableau d'un peuple heureux qui sait bien jouir de son bonheur.

On conçoit aisément que le luxe doit être extrême dans un pareil lieu. On y donne sur-tout prodigieusement à la parure : celle des femmes du monde

est conforme aux modes qui règnent dans tout le reste de l'Europe, si ce n'est qu'elles recherchent davantage qu'on ne le fait à Londres et à Paris, un air d'éclat et d'apparence. Les femmes du peuple ont un costume national. C'est un corset très-pincé qui s'arrête au-dessus des reins, un jupon qui tombe à mi-jambe, et sur la tête une cape qui l'enveloppe presque en entier par devant, et derrière laquelle on forme un gros chignon. Les servantes et les femmes de la basse-classe portent ces capes en étoffes noires, mais les petites bourgeoises les font d'une étoffe d'or qui leur donne un air tout-à-fait paré, et relève très-bien leurs physionomies pleines, fraîches et vermeilles; on les appelle les *bonnets d'or*. Joseph II les aimait beaucoup, et faisait preuve par-là d'un goût de

véritable amateur. En courant le soir à pied la ville de Vienne, il en accostait souvent. Les *bonnets d'or* n'étaient pas fâchées d'adoucir, pour leur souverain, les rigueurs du célibat, et s'il en résultait une progéniture impériale, la belle au *bonnet d'or* était certaine d'être pourvue d'un mari qui réhabilitait sa réputation et faisait sa fortune.

C'était un personnage fort singulier que ce Joseph II : exalté par la secte des philosophes et des innovateurs dont il suivait les systèmes, ravalé par les partisans de l'ancien ordre social, regardé aujourd'hui universellement comme un homme médiocre, chéri à Vienne où il n'a fait que du bien, détesté dans tout le reste de ses états où il n'a fait que du mal, je soutiens qu'au milieu de ces divers jugemens,

dictés par la passion , ce prince n'a été bien connu ni apprécié nulle part. Joseph II avait une qualité aussi rare que précieuse pour un souverain , celle d'aimer véritablement son peuple et de désirer passionnément la gloire et la prospérité de son empire. Avec une disposition qui tend si naturellement à opérer le bien , pourquoi n'a-t-il vu résulter de toutes ces entreprises que l'effet contraire ? c'est que Joseph II a eu le malheur de naître dans le siècle funeste aux rois , des encyclopédistes et des économistes. Otez des actions de cet empereur la part que ces sectaires y ont eue , il restera dans Joseph II un prince intelligent , brave , sobre , économe , laborieux , pénétré de l'amour du bien , et très-ferme dans la manière de l'exécuter. Ce qui prouve la vérité de mon opinion sur son

compte, c'est qu'à Vienne où il jugeait et faisait tout par lui-même, où le fonds de son caractère se développait plus à son avantage, et où il était mieux connu, la mémoire de ce prince est adorée. En Hongrie, au contraire, dans la Bohême, l'Autriche, la Belgique, où ses ordres ont été exécutés avec mauvaise foi ou précipitation, et où lui-même, emporté par l'esprit de système, a quelquefois essayé de trancher au vif, sans égard pour aucune circonstance, cet empereur, foncièrement équitable et bon, a laissé un souvenir odieux.

Joseph II n'est pas l'auteur de tous les grands établissemens publics qui existent à Vienne, mais il les a tous perfectionnés. Il a bâti dans les faubourgs et tout-au-tour des barrières, des rues entières de maisons de ma-

nufactures, où tous les genres de fabrication imaginables ont été mis en vigueur sous ses soins et ses encouragemens. Il a construit pour ses troupes de superbes casernes, un hôtel des invalides qui est le plus beau de l'Europe après celui de Paris, un hôpital (monument le plus précieux de son règne), qui mérite, par sa grandeur, sa distribution, le plan d'après lequel il est fondé et l'ordre qui y règne, de servir de modèle en ce genre. C'est lui qui a fait les délicieux jardins de Schönbrunn, à une lieue de Vienne, et c'est encore à lui que sont dus la ménagerie et le jardin botanique que ce lieu renferme. Le premier de ces établissemens, parfaitement complet, vaste, propre et commode, est divisé en compartimens, où chaque animal, indépendamment d'une loge spacieuse,

a encore devant lui un terrain qui lui donne la facilité de se promener et de respirer un bon air. Le second, vraiment admirable, est le jardin de botanique le plus complet de l'Europe, et celui de tous où les arbres étrangers ont pris la croissance qui les rapprochent le plus de leur sol natal.

Ce qu'il y a sur-tout de remarquable dans les établissemens publics de Vienne, c'est la propreté, la symétrie et l'intelligence de la distribution. On a imaginé par exemple, dans le cabinet d'histoire naturelle, de placer chaque animal dans une attitude relative à ses mœurs, à ses habitudes, à ses rapports avec l'homme ou avec d'autres animaux. On y voit le tigre s'élançant sur une gazelle et la déchirant, l'éléphant conduit par son cornac, le sanglier lut-

tant



tant contre des chiens , le chameau léchant ses petits pendant qu'ils têtent leur mère ; les oiseaux sont placés non-seulement sur leur nid , mais encore sur l'arbre où ils ont coutume de se percher de préférence ; tout cela forme des groupes pittoresques qui flattent singulièrement l'œil , en même tems qu'ils instruisent infiniment plus que toute autre disposition. A l'arsenal , on a construit dans toute la longueur d'une salle immense , un plafond de canons de fusils serrés les uns contre les autres , d'où il résulte une voûte de fer digne du lieu qui renferme les instrumens de la mort : la bibliothèque impériale est encore un des beaux monumens de Vienne. Une salle unique où sont renfermés plus de 150,000 volumes , soutenue par une double colonnade , et que les efforts du peintre , du

sculpteur , du doreur et de l'architecte , ont cimbellie à l'envi ; une telle salle présente incontestablement un local aussi imposant qu'on puisse le désirer pour un pareil usage. Celle qui sert aux bals masqués n'est pas moins étonnante dans son genre. Sa grandeur et la manière brillante dont on l'illumine , la rendent un objet d'admiration pour tous les étrangers. Les bals masqués de Vienne , qu'on appelle *redoutes* , sont ornés de la présence de tout ce qu'il y a de plus illustre dans la ville , et de la famille impériale elle-même. On y va masqué ou non-masqué , indifféremment ; mais les hommes en mettant une carte à leur chapeau , et les femmes dans leurs cheveux , s'assurent de l'*incognito* du bal , à la manière d'Italie. Les femmes y portent beaucoup de diamans. C'est un lieu d'in-

trigues et de luxe. Si l'on y cherche des aventures , il est rare qu'on n'ait pas le bonheur d'en trouver.

Il y a à Vienne trois spectacles allemands et un italien ; ce dernier est composé des meilleurs artistes ; l'orchestre sur-tout y est d'une perfection et d'un ensemble qui n'a point d'égal en Europe. Le Viennois est excellent musicien : les airs nationaux sont charmans dans ce pays , et entr'autres la gaieté et la volupté de ceux qui sont consacrés à la danse , annoncent qu'ils ont leur origine dans des âmes inspirées par l'amour du plaisir.

Mais le culte rendu à cet aimable dieu fait encore moins le charme secret de Vienne , que cette aisance et ce contentement universellement répandus sur toutes les classes des habitans de cette ville. L'influence de ce bien être

général sur celui des individus est comme celle d'un air pur qui régénère le corps , sans qu'on puisse reconnaître son action plus immédiate sur telle ou telle partie. Interrogez les Viennois , vous les trouverez contents de leur sort ; interrogez les étrangers qui ont habité Vienne , ils vous diront tous qu'on y mène une douce vie , et cependant il ne s'en trouvera pas deux qui , dans les détails , aient eu un genre de vie semblable. Ce sentiment d'une *douce vie* est donc le composé d'affections différentes que celle que chaque homme reçoit des circonstances qui lui sont propres. Cette *douce vie* est dans l'atmosphère du pays , et sa douceur provient positivement de ce chacun l'y respire.

La liberté est l'essence des sociétés de Vienne ; la bonté , la franchise sont

dans les manières de ses habitans. L'empereur actuel et sa famille donnent le premier exemple de cette simplicité de mœurs. On ne sait ce qu'est devenue cette morgue dont on accusait jadis la cour et la noblesse viennoises. Je suis tenté de croire qu'à cet égard nos préjugés les ont calomniés. En tout, au milieu de la pompe, du luxe, et des ressources des arts et de l'industrie, au centre d'une ville brillante, peuplée de trois cent mille âmes, on démêle, à Vienne, je ne sais quoi qui tient du *rustique*, et loin que ce soit un défaut, ce mélange de grande ville et de campagne, de mœurs villageoises et citadines, est d'un attrait délicieux.

Entr'autres plaisirs, les Viennois font grand cas de la bonne chère, et ils aiment en général que la tranquillité préside à leurs jouissances. Une An-

glaise de beaucoup d'esprit prétendait qu'une révolution n'aurait jamais de suites dangereuses à Vienne, parce qu'elle serait nécessairement suspendue tous les jours de deux à trois (c'est l'heure du dîner) : ce qui doit rassurer davantage encore les gouvernans de cet heureux peuple, c'est sa bonté. Ce trait de son caractère se fait sur-tout remarquer dans les rassemblemens publics, où le militaire se fait obéir et en impose sans jamais employer la violence. J'ai admiré souvent avec quelle facilité se faisait la police des voitures aux promenades, aux spectacles, et sur-tout aux portes de la ville, où de longues voûtes et d'étroits ponts levis, sont une grande cause d'embarras. Une seule fois je vis deux charettes accrochées par l'entêtement des conducteurs qui n'avaient pas écouté les cris de la

sentinelle. Le caporal du poste , jugeant que les deux individus méritaient un égal châtiment , et s'en prenant d'abord à celui qui était le plus à la portée de lui , lui appliqua de son bâton de coudrier dix à douze coups sur les épaules : de là tournant à pas comptés autour des voitures , il arriva tout à son aise sur l'autre charretier qui l'attendait avec résignation , et reçut le plus paisiblement du monde sa part de la bastonnade : tout cela s'opéra sans cris , menaces ou humeur , soit de la part de l'agent ou de celle des deux patients ; les deux voitures se décrochèrent , le caporal rentra dans le corps de garde , et les charretiers , bien instruits , furent sûrement plus circonspects à l'avenir.

On fait subir cette punition de la bastonnade ( qui , quoiqu'on en dise ,

a bien son mérite ) aux cochers qui, aux tournans des rues, vont bride abattue ; cela excite leur attention, et il en résulte que les accidens sont extrêmement rares. En général, une punition prompte, qui suit de près la faute, et qui, sans faire grand mal à celui qui la subit, évite de longs débats, est excellente pour le bas peuple et pour ceux qui le gouvernent. Les discussions devant le commissaire compromettent l'autorité, rendent le peuple raisonneur, et n'aboutissent le plus souvent à rien.

Plusieurs capitales de l'Europe l'emportent sur Vienne pour l'élégance de leurs bâtimens en général, et le nombre de monumens d'architecture qu'elles renferment ; mais aucune n'a rien à mettre en parallèle avec ses environs et ses promenades vraiment ravissantes.



J'ai déjà parlé des collines qui ferment du côté de l'Orient la plaine où cette ville est bâtie. Ces collines, que l'on appellerait par-tout ailleurs des montagnes, mais qui paraissent petites dans le voisinage des Alpes et des monts Karpathes ; ces collines, dis-je, toutes boisées à leur sommet, très-cultivées et très-productives, sont remplies de maisons de plaisance appartenant à la plus haute noblesse de Vienne. On y voit plusieurs jardins anglais remarquables, mais entr'autres celui du maréchal de Laschi, qui, dans un espace de sept ou huit lieues de tour, renferme trois montagnes, un parc superbe, des parterres, des prairies, des potagers, des bosquets, des lacs, des cascades, des rivières, une faisanderie, une ménagerie, des kiosks, des temples, des colonnes, des ruines ; en un mot, un

mélange délicieux de l'art et de la nature ; mélange d'autant plus enchanteur que la nature avait jeté le plan de ce jardin , et qu'on n'a eu besoin que de suivre ses traces , et de semer quelques monumens de l'art dans les lieux qu'elle-même indiquait ; mélange si parfait qu'il n'a point d'égal en Europe , et qu'en Angleterre même , le site ne permettrait pas de faire quelque chose d'aussi pittoresque et d'aussi varié. Mais un morceau plus admirable encore , et qui est digne de toute la curiosité des voyageurs , c'est la terrasse du château du prince de Ligue , sur le *Léopoldsberg* , qui termine , au bord du Danube , la chaîne des collines dont nous parlons. Par l'emplacement de celle-ci , elle domine sur un immense bassin arrosé par le Danube , dont on contemple le cours dans une

longueur de vingt lieues. Le fleuve est , en cet endroit , d'une largeur majestueuse : un peu plus loin il se divise en plusieurs branches , et forme les îles charmantes qui servent de promenades aux fortunés Viennois. Au-delà , les yeux découvrent la grande ville de Vienne , avec toutes ses tours , offrant l'aspect d'une masse imposante au milieu d'une plaine qui s'étend à perte de vue. Cette plaine , une des plus riches du monde , se prolonge fort avant dans la Hongrie ; elle est bornée au Couchant par la chaîne des montagnes des Karpathes , située entre la Hongrie et la Pologne. Leurs cîmes noirâtres , ou qui paraissent telles à une distance de trente lieues , font un contraste parfait avec un ciel éclatant. Du côté du Midi , les collines de Vienne se fondent dans des élévations plus considérables ,

et se montrent comme les pieds d'un amphithéâtre dont la partie supérieure touche au ciel. Cette partie dominante est composée des Alpes, de la Haute-Autriche et de la Stirie, dont les sommets blanchissans éblouissent les regards, et commandent le respect et l'admiration. Je ne dirai rien du riche couvent de Neubourg, situé au pied d'une montagne, sur les bords du Danube, dans un vallon frais : je ne dirai rien non plus de cette multitude de villes, de villages, de bois, de vignes, de champs, de ruisseaux, de petites rivières, qui forment, au milieu de ce grand tableau, des détails ravissans. Que serait-ce que le charme de ces petits objets, à côté de la beauté sublime de ceux que je viens de décrire ? Quand on embrasse d'un coup-d'œil la troisième ville de l'Europe, le plus grand

fleuve

fleuve de cette partie du monde , et ses deux plus hautes chaînes de montagnes , l'ame est atteinte d'un trop vif enthousiasme pour qu'il n'absorbe pas toutes ses facultés.

---

## CHAPITRE XIX ET DERNIER.

*Nouvelles épreuves ; nouveaux degrés vers la sagesse : le terme en arrive enfin.*

IL y avait quinze mois que je jouissais à Vienne de l'existence la plus agréable ; je n'avais d'autre désir que de la voir se prolonger. L'attrait du plaisir réel avait absorbé ma fougueuse imagination , et je ne pensais plus aux jouissances fictives de la célébrité : j'étais content de ma fortune , de ma po-

sition ; je me sentais enfin disposé à la constance ; mais je n'avais pas encore assez mérité le premier des biens que le ciel puisse accorder à l'homme , savoir , le calme et l'uniformité de la vie.

Ivana, d'un caractère tout différent du mien , était moins heureuse que moi ; elle se repentait d'avoir abandonné son père , et peut-être que ses remords naissaient plus encore de sa hauteur que de sa sensibilité. Quand sa première fougue d'amour pour moi fut passée , l'idée d'avoir épousé un homme fort au-dessous d'elle pour la naissance , la tourmenta secrètement ; et puis mes infidélités piquaient vivement son orgueil , et c'était avec le dernier dépit qu'elle me voyait cesser de la regarder comme l'idole de mon ame et l'arbitre de mon sort. Nous ayions fréquemment

de violentes disputes à cet égard , et toujours elles se terminaient de la part d'Ivana , par des menaces qui , en blessant mon cœur et heurtant mon amour-propre , me détachaient d'elle tous les jours davantage.

Un soir , que nous nous étions querrellé plus encore qu'à l'ordinaire , je me retirai dans une chambre , vivement affecté , et formant le vœu de voir enfin finir cet état de discorde et d'agitation , quand même il devrait en résulter pour moi la perte de la fortune que je ne devais qu'à mon union avec elle. Je me couchai avec ces pensées , et je m'endormis d'un sommeil inquiet. Il n'y avait pas une heure que je goûtais ce triste repos , lorsqu'un bruit terrible m'en tira tout-à-coup ; j'entends frapper à ma porte à coups redoublés ; je n'ai pas le tems de me remettre de ma surprise et de

demander, qui va là ? que déjà la serrure a sauté, et que je vois entrer dans mon appartement, suivi de plusieurs hommes armés, qui ? le comte P....., mon beau-père. J'étais en chemise et sans défense, et d'ailleurs de quoi m'aurait servi d'entreprendre de résister à un nombre qui m'aurait accablé. Le voilà ! ce traître infâme, s'écria le comte, à ma vue ; qu'on le saisisse. Les fusiliers s'emparent de moi. Sur ces entrefaites, Ivana était accourue au bruit, et à la vue de son père, saisie au point de ne pouvoir pas proférer un cri, elle était tombée évanouie sur le plancher. Misérable ! lui cria le comte furieux, tu n'auras pas impunément déshonoré mon nom ; tu vas payer le prix de ton forfait. Ivana, qui a encore assez de connaissance pour entendre cette menace, se relève avec impé-



tuosité ; elle se jette aux pieds de son père ; elle les embrasse , les arrose de ses larmes ; elle prodigue à l'auteur de ses jours les noms les plus tendres , les sollicitations les plus touchantes , tout est inutile ; le comte reste inexorable.

Quant à moi , plongé dans une douleur stupide , j'étais debout , immobile au milieu de mes gardiens ; et certain de la rigueur de mon sort , j'en attendais l'arrêt avec une sorte d'insensibilité.

Cet arrêt nous fut bientôt connu. Après bien des perquisitions , dit le comte , en s'adressant à sa fille , je suis enfin parvenu à découvrir votre retraite , et à acquérir la certitude de vos égaremens. L'autorité suprême n'a pas hésité , à ma demande , à briser le nœud déshonorant que vous avez osé former avec cet homme. Elle vous remet entre les mains et sous la tutelle

d'un père. Quant à toi , ingrat et lâche suborneur , qui mériterait le dernier supplice , on veut bien te faire la grâce de t'admettre au rang des braves soldats défenseurs de leur pays. Vas ! je souhaite que cet honorable emploi relève un peu ton ame abâtardie , et que tu recouvres des sentimens dignes de l'habit que tu vas porter.

Je me serais bien passé de tant d'honneurs , mais il fallut les essayer malgré moi. On était trop pressé de faire de moi un digne soldat , pour me permettre d'achever paisiblement la nuit dans mon lit ; les fusiliers qui m'avait arrêté m'emmenèrent sur - le - champ. Ivana resta seule avec son père. Je n'eus pas même la consolation de dire un mot , ni d'adresser un regard à mon épouse , qui venait de cesser de l'être , et dont je n'ai jamais entendu parler depuis.

Je fus conduit à la caserne , incorporé dans une compagnie , et revêtu de l'uniforme du régiment de Wins , qui devait marcher en Italie à quelques jours de là , pour renforcer l'armée du général Beaulieu , à l'ouverture de la campagne de 1795.

L'apprentissage que j'avais fait dans les troupes prussiennes me fut extrêmement avantageux ici , et m'épargna force coups de bâton. Les instructeurs du régiment furent fort étonnés de mon savoir faire , et comme j'étais aussi beau garçon qu'habile manœuvrier , on me fit passer aux grenadiers deux mois après mon entrée au corps. Ce fut en cette qualité que j'arrivai , avec le régiment , en Piémont où était alors l'armée autrichienne , protégeant ce pays contre une invasion des Français.

Je n'eus pas plutôt mis les pieds sur cette terre, que mon cœur tressaillit : la réunion des souvenirs les plus doux et les plus amers vint m'assiéger , et je fus tourmenté du désir dévorant de revoir ma patrie. Une seule chaîne de montagnes me séparait de cette terre chérie où j'avais pris naissance. Oui , je n'avais que quelques montagnes à franchir , et j'étais dans les bras de mon aimable Marianne , pour qui mon amour s'était vivement réveillé ; j'étais aux pieds d'un père dont je brûlais d'obtenir le pardon , aux genoux d'une mère dont mon absence avait sûrement déchiré le cœur ; en proie à la vive agitation que me causait ces sentimens divers , mon état , si triste en lui-même , me devint insupportable. Connaissant tous les périls auxquels une démarche hardie m'exposait , mais décidé à mourir plutôt

que de ne pas changer mon sort, je pris enfin ma ferme détermination du seul parti qui pouvait me tirer de ma situation cruelle, et je résolus de désert.

Rempli de ce projet, je n'étais plus occupé que de saisir l'occasion de l'exécuter, lorsqu'enfin le ciel m'en présenta une favorable. J'étais une nuit d'un poste de grand garde en avant d'Aoste, ville de Piémont; on craignait une surprise de la part des Français; on surveillait avec grand soin tous les débouchés par où il leur eût été possible d'arriver. On me plaça en sentinelle, moi deuxième, à l'issue d'une gorge étroite qui était une des voies de communication entre le Piémont et la Savoie. Le tems de la faction n'était que de deux heures, et des rondes, qui se renouvelaient de demi-heure en

de mi-heure , venaient s'assurer si les sentinelles étaient à leur poste. Je n'avais donc pas un moment à perdre pour fuir du mien ; mais mon compagnon m'inquiétait. C'était un ancien grenadier qui n'avait pas l'air tendre. Jugeant que le tems me manquait pour sonder ses dispositions avec ménagement , je me décidai à aborder brusquement la question. Après quelques propos vagues , il serait facile , lui dis-je , si l'on en avait envie , de désertre depuis ici. Il n'y a qu'un J. F. et un coquin , me répondit le vieux militaire , qui puisse avoir une telle pensée. — Je vous la communiquais en plaisantant. — Je le crois , car si j'imaginais que vous eussiez parlé sérieusement , je vous en ferais repentir. Le silence succéda à cette conversation brève , mais je fis à l'instant de sérieuses réflexions : il

n'y a pas moyen, dis-je à moi même, de compter sur mon camarade. Bien plus, l'indiscrétion que j'ai commise vis-à-vis de lui peut me compromettre essentiellement ; cet homme parlera, éveillera le soupçon sur mon compte ; on m'observera de très-près ; on m'enverra peut-être à un autre corps, et tout espoir de jamais revoir mon pays sera perdu pour moi. Cette dernière idée me fit l'effet d'une violente commotion électrique. Plus d'indécision, pensai-je ; il faut partir, et puisque cet homme ne veut pas me seconder, il faut le mettre hors d'état de nuire à mon projet. L'idée me vint aussitôt à l'esprit de lui passer ma balle au travers du corps ; cependant l'horreur d'un assassinat m'arrêta : celui-ci d'ailleurs eût été peut-être d'une exécution difficile. Mon compagnon, à qui j'avais inspiré

de la méfiance , avait constamment l'œil sur moi. Il ne paraissait pas homme à se laisser tuer patiemment ; et un geste équivoque de ma part l'eût probablement déterminé à tirer sur moi le premier. J'éprouvais toute l'angoisse de ma singulière position , lorsqu'un léger bruit qui se fit entendre du côté de la gorge que nous avions à garder , attira toute l'attention du vieux grenadier. Nous étions alors très-près l'un de l'autre sur une pointe de roc duquel on descendait par un sentier très-roide. Mon compagnon s'était retourné brusquement pour voir ce que c'était que le bruit qu'il avait entendu. Une inspiration subite me saisit ; c'est le ciel , pensai-je , qui me place dans cette circonstance heureuse : je puis me débarrasser de mon homme , et ne point souiller ma conscience d'un meurtre.

Aussitôt



Aussitôt dit, aussitôt fait ; d'un coup de poing vigoureux je pousse le grenadier, son fusil tombe d'un côté, lui va tomber d'un autre, au travers des pierres et des brossailles, en jurant comme un damné. Quant à moi, je me sauve à toutes jambes, et en montagnard valaisan qui n'avait pas encore tout-à-fait oublié son métier, j'eus bientôt gagné une cîme de rocher assez élevée pour être hors de toute atteinte.

Depuis ce point, comme il faisait clair de lune, j'eus la satisfaction d'apercevoir mon camarade qui s'était relevé, et qui, sans avoir l'air seulement d'être blessé, faisait tous ses efforts pour regagner son poste : en même tems j'apperçus la ronde qui arrivait, de manière que si j'étais parti cinq minutes plus tard, je n'aurais probablement pas échappé aux coups de fusil qu'on aurait tirés sur moi. M'applaudissant de mon bonheur, et allégé du poids de mon arme, je me mis à gravir les montagnes avec un courage éton-

nant, me frayant un chemin à travers les neiges, escaladant les rochers, franchissant les torrens, au risque mille fois de rouler dans les précipices, buvant de tems en tems une goutte d'eau de-vie dont j'avais une petite bouteille dans mon sac, et me nourrissant de la douce espérance de revoir bientôt mon pays et ma famille, je marchai toute la nuit d'un pas vigoureux, sans m'arrêter un quart d'heure : le ciel bénit mes efforts et ma constance ; à la pointe du jour, je me vis très-près des montagnes que je reconnus pour appartenir déjà au Valais ; que cette vue redoubla mes forces ! je m'élançai comme la biche légère qui veut détourner les chiens du lieu où est déposé son faon chéri ; mais, plus heureux qu'elle, j'allais retrouver ce que j'aimais, au lieu de m'en éloigner.

Tant que je fus sur le territoire piémontais, j'évitai de rencontrer des habitations, mais si-tôt que les bornes m'eurent appris que j'étais sur la terre valaisanne, je cherchai au contraire à rencontrer un chalais pour m'instruire

auprès des bergers, du chemin que je devais tenir, et pour leur demander quelques rafraîchissemens. J'en découvris un dans lequel j'entrai, et dès qu'à mon patois je me fus fait reconnaître pour compatriote, tous les secours me furent prodigués. Ils écoutèrent mon histoire avec le plus vif intérêt. Je déposai chez eux mon uniforme, et je me revêtis d'habits qu'ils me donnèrent. Après quelques heures de sommeil, et après m'être muni d'une jatte de crème des Alpes, d'une tranche de fromage, et d'un verre de vieille eau-de-vie de cerise, qui me rendirent toute ma vigueur, je me remis en route sous la conduite d'un des bergers qui voulut me montrer le sentier le plus court pour arriver à Sion : effectivement, il me plaça sur le chemin d'une montagne qu'il me montra et que je reconnus à l'instant pour une de celles qui dominaient ma ville natale du côté de l'Italie. Je volais autant que je marchais ; les obstacles ne me retenaient pas un moment, et j'allais avec autant de

vitesse et de sécurité que dans une plaine. J'arrive au pied de la montagne désignée, le sentier me paraît trop tortueux et trop long, je m'élance vers l'endroit le plus rapide, je gravis des mains et des pieds, je m'accroche aux branchages ; je saute de rocher en rocher, je me déchire, je sue sang et eau, rien ne m'arrête ; j'arrive enfin au sommet.

O vous, âmes sensibles, à qui le malheur et l'exil a fait mieux connaître le prix d'une patrie ; vous, enfans dociles à la voix de la nature, pour qui les auteurs de vos jours sont des objets sacrés sur la terre ; vous, amans tendres, qui, après avoir languir dans l'absence, vous rapprochez de l'être adoré qui fait votre destin ; venez tous me dire ce que je dus éprouver en revoyant les cloches de Sion. A genoux, le front prosterné contre terre, je remerciai cette Providence de qui je tenais le double bienfait d'être devenu sensé par expérience, et de retrouver ensuite le bonheur. Après cet hommage de gra-

titude envers le ciel , je descends en Sion avec la rapidité d'un torrent qui tombe d'une cime escarpée. Je parcours la ville ; personne ne me reconnaît. Je cours à la maison paternelle , je m'y précipite ; j'apperçois mon père et ma mère dans leur chambre , causant à côté l'un de l'autre. Je pousse un grand cri, et je suis à leurs pieds.

Surpris au dernier point , mon père et ma mère ne me reconnaissent d'abord pas ; mais quand , relevant la tête que j'avais entre leurs genoux , je les nomme du plus tendre nom , mon père se lève précipitamment et me tend les bras , et faisant une exclamation perçante , tombe évanouie à mes côtés. Je vous retrouve enfin , leur dis-je ; c'est moi , c'est Bernard , c'est votre enfant. O grâce , grâce , pour les erreurs passées ; elles ont été expiées par le malheur !

Des embrassemens réitérés sont pour le moment la seule réponse de mes bons parens. Lorsque nous sommes un peu remis , ma première question est pour

m'instruire du sort de Marianne. O mélange de tristesse et de joie ! J'apprends qu'un beau petit garçon a été le fruit de nos amours ; mais j'apprends en même tems que, honteuse et désolée, Marianne vit dans la retraite et dans la pénitence. Eh bien ! me voilà, m'écriai-je, pour la rendre à la paix. O mon père, il s'agit de la félicité de trois êtres qui doivent vous être chers, n'y consentez-vous pas ?

Pourrais-tu douter de mon aveu, cher Bernard ? me répondit mon père. Imagines-tu que je résisterais à tes desirs, quand tu veux devenir sage et faire une bonne action ? Ma mère, qui aimait tendrement ma cousine et surtout son enfant, n'eut pas besoin d'être priée. Mon oncle et ma tante, au comble de leurs vœux de voir réparer l'honneur de leur fille, me reçurent comme un sauveur ; et la tendre Marianne ! quelle ne fut pas, à ma vue, l'émotion de son cœur ? J'arrive dans sa chambre, suivi de nos deux familles ; je la trouve avec notre enfant à côté d'elle. Mon

premier mouvement est de tomber à genoux, et de pleurer amèrement. Marianne baisse les yeux et pleure aussi. Elle avait été vivement affectée de ma fuite, et l'avait regardée comme un abandon coupable ; je sollicite mon pardon ; je suis appuyé par tous nos parens, je le suis plus encore par la prière ingénue d'un fils à qui l'on vient d'apprendre que je suis son père. Marianne pardonne, nous nous marions sous les plus heureuses auspices ; le bonheur s'établit dans notre ménage, et c'est au milieu des doux loisirs qu'il me donne, que je m'amuse, cher lecteur, à vous raconter mes folies.

Mais daignez réfléchir à ma conclusion ; ce n'est qu'après avoir été longtemps abusé par une imagination en délire, après m'être lancé en étourdi dans le monde, et m'être vu pendant trois ans successivement vagabond, soldat prussien, propagateur de philosophie, précepteur demoiselle, laquais, ravisseur, grenadier impérial et déserteur ; après avoir connu les viscissitudes du

sort , et avoir éprouvé ce que l'on gagne à se croire follement destiné à la fortune, sans rien faire de raisonnable pour l'obtenir ; après avoir enfin varié sous mille faces les combinaisons de la folie , sans jamais en retirer d'autres fruits que des peines amères , j'ai pris définitivement la résolution d'essayer de celles de la sagesse , et jusqu'à ce jour je m'en trouve à merveille.

*Fin du second et dernier volume.*



~~Le mariage rompt le bail à ferme, et au-  
ment faux.~~

La vente de l'héritage affermé rompt le bail à ferme, à moins que l'acquéreur ne se soit obligé de laisser jouir le fermier, ou qu'il n'ait approuvé tacitement le bail; mais en cas de dépossession du fermier, il a son recours contre le propriétaire pour les dommages & intérêts.

La contrainte par corps peut être stipulée pour les fermes des champs, mais elle ne se supplée point. Elle n'est exprimée dans le bail; mais les femmes veuves ou filles ne peuvent point s'obliger par corps.

Un fermier n'est pas reçu à faire cession de biens, parce que c'est une espèce de larcin de fait, de consumer les fruits qui naissent sur les fonds sans payer le propriétaire.

On peut faire résilier le bail quand le fermier n'est pas deux ans sans payer: il dépend néanmoins de la prudence du juge de donner encore quelque temps. Le fermier peut aussi être expulsé, lorsqu'il abuse des lieux & les héritages: mais le propriétaire ne peut pas expulser le fermier pour faire valoir la ferme par ses mains, comme il peut expulser un locataire de sa maison, pour l'occuper en personne.

Le fermier doit jouir en bon père de famille, cultiver les terres dans les temps & saisons con-

